

EXPOSÉ SUCCINCT

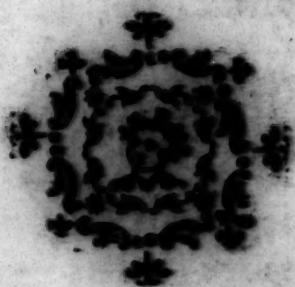
DE LA CONTESTATION
QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE

M. H U M E.

E T

M. R O U S S E A U;

AVEC LES PIÈCES JUSTIFICATIVES



A L O N D R E S.

M. DCC. LXVI.

Vet. E5 e. 122

EXPOSÉ

DE LA COMMISSION

CHARGÉE D'ÉTUDE

LE 11 MARS

LE 22 JUIN

LE 11 SEPTEMBRE



LE 11 OCTOBRE

LE 11 DÉCEMBRE

A
L
M.
long
qui
yu
fimp
de
dér
dan
qu
lun
de
rer
il

AVERTISSEMENT
DES E'DITEURS.

LE nom & les ouvrages de M. Hume sont connus depuis longtems de toute l'Europe: ceux qui connoissent sa personne, ont vu en lui des mœurs douces & simples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté; & la modération de son caractère se peint dans ses écrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquises par l'étude, à chercher la vérité & à inspirer l'amour des hommes; jamais il n'a prodigué son tems & com-

promis son repos dans aucune querelle, ni littéraire ni personnelle. Il a vu cent fois ses écrits censurés avec amertume par le fanatisme, l'ignorance & l'esprit de parti, sans avoir jamais répondu à un seul de ses aduersaires.

Ceux même qui ont attaqué ses ouvrages avec le plus de violence ont toujours respecté son caractère. Son amour pour la paix est si connu, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui même, pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour une critique de ce genre, où il étoit traité d'une manière fort dure, & même injurieuse: il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures

en rougissant & en admirant la force de l'esprit polémique qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en apperçût, au de-là des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême repugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'écrit qu'on va lire. Il sçait que les querelles des gens de lettres sont le scandale de la Philosophie, & personne n'étoit moins fait que lui pour donner un pareil scandale, si consolant pour les sots; mais les circonstances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde sait que M. Rousseau pros crit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin

déterminé à se réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de la situation & de ses malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, & étoit parvenu à lui procurer un asyle sûr, commode & tranquille. Mais peu de gens savent combien de chaleur, d'activité, de délicatesse même M. Hume a mis dans cet acte de bienfaisance; quel tendre attachement il avoit pris pour ce nouvel ami, que l'humanité lui avoit donné; avec quelle adresse il cherchoit à prévenir ses besoins, sans blesser son amour propre; avec quel zèle enfin il s'occupoit à justifier aux yeux des autres les singularités de M. Rousseau, & à défendre son caractère contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui.

I
ins
feau
il re
trag
atte
ble.
ture
Par
tres
lui
dé.
cun
qui
que
& l
loit
le p
deu

217

Dans le tems même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume écrivit cette aventure à quelques-uns de ses amis à Paris; & il s'exprima dans ses lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme, qui après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes & les moins équivoques, l'appelloit, sans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hommes célèbres ne tarda

pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connaissance du public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé enporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau, depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet écrit à ses amis; quelques-uns lui conseillèrent de le faire imprimer, en lui

disant
M. H
ques
aussi
ces
tir l
que
cont
nou
tanc
M
brai
accu
s'êtr
F tr
désie
mer
main
niqu
nom

disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, & aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractère; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un libraire de Paris une lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer, & où il le défie hautement de faire imprimer les pièces qu'il a entre les mains. Cette lettre a été communiquée, à Paris, à un très-grand nombre de personnes; elle a été

traduite en Anglois, & la traduction est imprimée dans les papiers de Londres. Une accusation & un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse ; & un plus long silence de la part de M. Hume auroit été interprété d'une manière peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret ; mais puisqu'on n'a pu empêcher le public de s'en occuper, il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. Les amis de M. Hume se sont réunis pour lui représenter toutes ces raisons.

55
Il a senti la nécessité d'en venir
enfin à une extrémité qu'il redou-
toit si fort, & a consenti à laisser
imprimer son mémoire. C'est l'ou-
vrage que nous donnons ici. Le
récit & les notes sont traduits de
l'Anglois. Les lettres de M. Rouf-
seau, qui servent de pieces justi-
ficatives aux faits, sont des copies
exactes des originaux.

Cette Brochure offrira des traits
de bizarrerie assez étranges à ceux
qui prendront la peine de la lire;
mais ceux qui ne s'en soucieront
pas feront encore mieux; tant ce
qu'elle renferme importe peu à
ceux qui n'y sont pas intéressés.

Au reste, M. Hume en livrant
au public les pieces de son procès,
nous a autorisés à déclarer qu'il

ne reprendra jamais la plume sur ce sujet. M. Rousseau peut revenir à la charge; il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles; il peut créer & réaliser de nouveaux phantômes & envelopper tout cela des nuages de sa rhétorique, il ne sera plus contredit. Tous les faits sont actuellement sous les yeux du public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes.



M
men
de p
Émil
Paris
perfe
que
passe
un
offici
que
résol
mes
com
lui é
de m
à le
tems
séjou
offro
pour
parta


MA liaison avec M. Rousseau com-
 mença en 1762, lorsqu'il fut décrété
 de prise de corps, à l'occasion de son
Émile, par un arrêt du Parlement de
 Paris. J'étois alors à Edimbourg. Une
 personne de mérite m'écrivit de Paris
 que M. Rousseau avoit le dessein de
 passer en Angleterre pour y chercher
 un asyle & me demanda mes bons
 offices pour lui. Comme je supposai
 que M. Rousseau avoit exécuté cette
 résolution, j'écrivis à plusieurs de
 mes amis à Londres, pour leur re-
 commander ce célèbre exilé, & je
 lui écrivis à lui-même pour l'assurer
 de mon zèle & de mon empressement
 à le servir. Je l'invitois en même-
 tems à venir à Edimbourg, si ce
 séjour pouvoit lui convenir, & je lui
 offrois une retraite dans ma maison,
 pour tout le tems qu'il daigneroit la
 partager avec moi. Je n'avois pas be-

soin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractère de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, & la célébrité de son génie, de ses talens, & sur-tout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la réponse que je reçus.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

De Motiers Travers, le 19. Février 1763.

Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & depuis peu, la lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette capitale. C'étoit sans doute dans votre nation, & le plus près de vous qu'il m'eût été possible, que j'aurois cherché ma retraite, si j'avois prévu l'accueil qui m'attendoit dans ma patrie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse préférer à l'Angleterre, & cette prévention, dont

j'ai été trop pu ii , m'étoit alors
bien pardonnable ; mais , à mon
grand étonnement , & même à celui
du public , je n'ai trouvé que des
affronts & des outrages où j'espé-
rois , sinon de la reconnoissance ,
au moins des consolations. Que de
choses m'ont fait regretter l'asyle &
l'hospitalité philosophique qui m'at-
tendoient près de vous ! Toutefois
mes malheurs m'en ont toujours
rapproché en quelque maniere. La
protection & les bontés de Mylord
Mareschal , votre illustre & digne
compatriote , m'ont fait trouver ,
pour ainsi dire , l'Ecosse au milieu
de la Suisse ; il vous a rendu pré-
sent à nos entretiens ; il m'a fait
faire avec vos vertus la connois-
sance que je n'avois faite encore
qu'avec vos talens ; il m'a inspiré
la plus tendre amitié pour vous &
le plus ardent desir d'obtenir la
vôtre , avant que je scusse que vous
étiez disposé à me l'accorder. Jugez ,

20 quand je trouve ce penchant réci-
 20 proque , combien j'aurois de plaisir
 20 à m'y livrer ! Non , Monsieur , je
 20 ne vous rendois que la moitié de
 20 ce qui vous étoit dû quand je
 20 n'avois pour vous que de l'admira-
 20 tion. Vos grandes vues, votre éton-
 20 nante impartialité, votre génie, vous
 20 élèveroient trop au dessus des
 20 hommes, si votre bon cœur ne vous
 20 en rapprochoit. Mylord Maref-
 20 chal, en m'apprenant à vous voir
 20 encore plus aimable que sublime ,
 20 me rend tous les jours votre com-
 20 merce plus desirable & nourrit en
 20 moi l'empressement qu'il m'a fait
 20 naître de finir mes jours près de
 20 vous. Monsieur, qu'une meilleure
 20 santé, qu'une situation plus com-
 20 mode ne me met-elle à portée de
 20 faire ce voyage comme je le desi-
 20 rerois ! Que ne puis-je espérer de
 20 nous voir un jour rassemblés avec
 20 Mylord dans votre commune pa-
 20 trie, qui deviendrait la mienne !

» Je bénirois dans une société si dou-
 » ce les malheurs par lesquels j'y fus
 » conduit , & je croirois n'avoir
 » commencé de vivre que du jour
 » qu'elle auroit commencé. Puisse-je
 » voir cet heureux jour plus désiré
 » qu'espéré ! Avec quel transport je
 » m'écrierois en touchant l'heureuse
 » terre où sont nés David Hume &
 » le Marechal d'Ecosse :

Salve, fatis mibi debita tellus !

Hac donatus, hic patria est.

J. J. R.

Ce n'est point par vanité que je
 publie cette lettre ; car je vais bien-
 tôt mettre au jour une rétractation
 de tous ses éloges ; c'est seulement
 pour compléter la suite de notre cor-
 respondance & pour faire voir qu'il
 y a long-tems que j'ai été disposé à
 rendre service à M. Rousseau.

Notre commerce avoit entière-
 ment cessé jusqu'au milieu de l'été

dernier , (1765) lorsque la circonstance suivante le renouvela. Une personne qui s'intéresse à M. Rousseau , étant allée faire un voyage dans une des provinces de France qui avoisinent la Suisse , profita de cette occasion pour rendre visite au Philosophe solitaire , dans sa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette personne que le séjour de Neuschâtel lui devenoit très-désagréable , tant par la superstition du peuple que par la rage dont les Prêtres étoient animés contre lui ; qu'il craignoit d'être bientôt dans la nécessité d'aller chercher un asyle ailleurs , & que dans ce cas l'Angleterre lui paroïssoit , par la nature de ses loix & de son gouvernement , le seul endroit où il pût trouver une retraite assurée : il ajouta que Mylord Mareschal , son ancien protecteur , lui avoit conseillé de se mettre sous sa *protection* (c'est le terme dont il voulut bien se servir) ; & qu'en conséquence il étoit disposé

à s'
cela
bar
J
d'A
mai
reto
reje
m'é
con
géné
célé
la si
Rou
frir
pon

A

»
» in
» La
» fai
» ce

à s'adresser à moi, s'il e'oyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des affaires d'Angleterre à la Cour de France ; mais comme j'avois la perspective de retourner bientôt à Londres, je ne rejetai point une proposition qui m'étoit faite dans de semblables circonstances par un homme que son génie & ses malheurs avoient rendu célèbre. Dès que je fus informé de la situation & des intentions de M. Rousseau, je lui écrivis pour lui offrir mes services, & il me fit la réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Strasbourg, le 4. Décembre 1765.

» Vos bontés, Monsieur, me péné-
 » trèrent autant qu'elles m'honorent.
 » La plus digne réponse que je puisse
 » faire à vos offres, est de les ac-
 » cepter, & je les accepte. Je parti-

„ rai dans cinq ou six jours pour
 „ aller me jeter entre vos bras. C'est
 „ le conseil de Mylord Marechal,
 „ mon protecteur, mon ami, mon
 „ pere; c'est celui de Madame de
 „ ***, (a) dont la bienveillance
 „ éclairée me guide autant qu'elle
 „ me console; enfin, j'ose dire que
 „ c'est celui de mon cœur qui se plaint
 „ à devoir beaucoup au plus illustre
 „ de mes contemporains, dont la
 „ bonté surpasse la gloire. Je soupire
 „ après une retraite solitaire & libre
 „ où je puisse finir mes jours en paix.
 „ Si vos soins bienfaisans me la pro-
 „ curent, je jouirai tout ensemble &
 „ du seul bien que mon cœur desire,
 „ & du plaisir de le tenir de vous. Je
 „ vous salue, Monsieur, de tout
 „ mon cœur.

J. J. R.

(a) La personne que M. Rousseau nom-
 me ici a exigé qu'on supprimât son nom.
Note des Editeurs.

Je n'avois pas attendu ce moment
pour m'occuper des moyens d'être
utile à M. Rousseau. M. Clairaut,
quelques semaines avant sa mort,
m'avoit communiqué la lettre sui-
vante.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

De Monsieur Travers, le 3. Mars 1765.

Le souvenir, Monsieur, de vos
anciennes bontés pour moi vous
cause une nouvelle importunité de
ma part. Il s'agiroit de vouloir
bien être, pour la seconde fois,
censeur d'un de mes Ouvrages.
C'est une très-mauvaise rapsodie
que j'ai compilée il y a plusieurs
années, sous le nom de *Diction-
naire de Musique*, & que je suis
forcé de donner aujourd'hui pour
avoir du pain. Dans le torrent des
malheurs qui m'entraîne, je suis
hors d'état de revoir ce recueil.
Je fais qu'il est plein d'erreurs &

20 de bévues. Si quelqu'intérêt pour
 20 le sort du plus malheureux des
 20 hommes vous portoit à voir son
 20 Ouvrage avec un peu plus d'atten-
 20 tion que celui d'un autre, je vous
 20 serois sensiblement obligé de toutes
 20 les fautes que vous voudriez bien
 20 corriger chemin faisant. Les indi-
 20 quer sans les corriger ne seroit rien
 20 faire, car je suis absolument hors
 20 d'état d'y donner la moindre atten-
 20 tion, & si vous daignez en user
 20 comme de votre bien, pour chan-
 20 ger, ajouter, ou retrancher, vous
 20 exercerez une charité très-utile &
 20 dont je serai très-reconnoissant. Ré-
 20 cevez, Monsieur, mes très-humbles
 20 excuses & mes salutations.

J. J. R.

Je le dis avec regret, mais je suis
 forcé de le dire : je fais aujourd'hui
 avec certitude que cette affectation de
 misère & de pauvreté extrême, n'est
 qu'une petite charlatanerie que M.
 Rousseau emploie avec succès pour

se rendre plus intéressant & exciter la commiseration du public ; mais j'étois bien loin de soupçonner alors un semblable artifice. Je sentis s'élever dans mon cœur un mouvement de pitié, mêlé d'indignation, en imaginant qu'un homme de lettres, d'un mérite si éminent, étoit réduit, malgré la simplicité de sa manière de vivre, aux dernières extrémités de l'indigence, & que cet état malheureux étoit encore aggravé par la maladie, par l'approche de la vieillesse & par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis ; mais je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Trop de gens de lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans, indignes de les protéger ;

& je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'insolence des hommes. Je me proposai donc de servir M. Rousseau à sa manière. Je priai M. Clairaut de me donner sa lettre, & je la fis voir à plusieurs des amis & des protecteurs que M. Rousseau avoit à Paris. Je leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le libraire qui se chargeroit de son *Dictionnaire de Musique* à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en auroit offerte de lui-même, & de rembourser cet excédent au libraire. Mais ce projet, pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua.

par la mort inopinée de ce profond
& estimable savant.

Comme je conservois toujours la
même idée de l'extrême pauvreté de
M. Rousseau, je conservai aussi la
même disposition à l'obliger, & dès
que je fus assuré de l'intention où il
étoit de passer en Angleterre pour sa
conduite, je formai le plan d'un arti-
fice à peu près semblable à celui que je
n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis
sur le champ à mon ami, M. Jean
Stewart, de Bukingham-Street, que
j'avois une affaire à lui communiquer,
d'une nature si secrète & si délicate que
je n'osois même la confier au papier,
mais qu'il en apprendroit les détails
de M. Elliot (aujourd'hui le Cheva-
lier Gilbert Elliot) qui devoit bien-
tôt retourner de Paris à Londres.

Voilà ce plan, que M. Elliot com-
muniquea en effet quelque temps après
à M. Stewart, en lui recommandant
le plus grand secret. M. Stewart de-
voit chercher dans la vue de sa

maison de campagne quelque fermier honnête & discret qui voulût se charger de loger & nourrir M. Rousseau & sa gouvernante , & leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin , moyennant une pension , que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à cinquante ou soixante livres * sterlings par an ; mais le fermier devoit s'engager à garder exactement le secret & à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterlings par an , & je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable ; je le priai de faire meubler l'appartement , à mes frais , d'une manière propre & commode. Ce plan , dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité , puisque le secret en faisoit une

* La livre sterling vaut environ 22 liv. 10 sols de notre monnaie.

com
parc
rang
agré
nu
Gilb
Il
prop
gema
mém
gné
très-
rey
chez
me
& f
par
trai
pou
bien
faire
seau
avoi
gnat
fait

condition nécessaire, n'eut pas lieu, parce qu'il se présenta d'autres arrangements plus commodes & plus agréables. Tout ce fait est bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rousseau à une campagne très-agréable, dans le Comté de Surrey, où nous passâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rousseau me parut épris des beautés naturelles & solitaires de cet endroit. Aussi-tôt, par l'entremise de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter sa maison avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établissement pour M. Rousseau. Si, après ce qui s'est passé, il y avoit de la sûreté à citer le témoignage de M. Rousseau sur quelque fait, j'en appellerois à lui-même pour

la vérité de ceux que j'avance. Quoi
qu'il en soit, ils sont connus de
M. Stewart, du Général Clarke &
en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je
l'ai interrompu. M. Rousseau vint à
Paris, muni d'un passeport que ses
amis avoient obtenu. Je le conduisis
en Angleterre. Pendant plus de deux
mois, j'employai tous mes soins &
ceux de mes amis pour trouver quel
qu'arrangement qui pût lui convenir.
On se prêtoit à tous ses caprices; on
excusait toutes ses singularités; on
satisfaisoit toutes ses fantaisies; on
n'épargna enfin ni temps ni complai-
sance pour lui procurer ce qu'il dé-
siroit; & quoique plusieurs des pro-
jets que j'avois formés pour son
établissement eussent été rejetés, je
me trouvois assez récompensé de
mes peines par la reconnaissance &
la tendresse même dont il paroît
recevoir mon zèle & mes bons of-
fices.

En
auq
venp
sa na
lui a
ton,
& qu
seul
verna
De
Woo
vante

M.

tro
je
tio
les
dro
me
me
ga

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport, Gentilhomme distingué par sa naissance, sa fortune & son mérite, lui a offert une maison, appelée Wootton, qu'il a dans le Comté de Derby, & qu'il habite rarement; & M. Roussseau lui paie pour lui & pour sa Gouvernante une modique pension.

Dès que M. Roussseau fut arrivé à Wootton, il m'écrivit la lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME

A Wootton, le 21 Mars 1766.

Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je suis arrivé au lieu de ma destination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve; il faudroit connoître le lieu & lire dans mon cœur. Vous y devez lire au moins les sentimens qui vous regardent & que vous avez si bien mé-

rités. Si je vis dans cet agréable asy-
 le aussi heureux que je l'espere, une
 des douceurs de ma vie sera de pen-
 ser que je vous les dois. Faire un
 homme heureux c'est mériter de l'être.
 Puissiez-vous trouver en vous-
 même le prix de tout ce que vous
 avez fait pour moi ! Seul, j'aurois
 pu trouver de l'hospitalité, peut-
 être ; mais je ne l'aurois jamais aussi
 bien goûtée qu'en la tenant de votre
 amitié. Conservez-la moi toujours,
 mon cher Patron, aimez-moi pour
 moi qui vous dois tant ; pour vous-
 même ; aimez-moi pour le bien que
 vous m'avez fait. Je sens tout le prix
 de votre sincère amitié ; je la desire
 ardemment ; j'y veux répondre par
 toute la mienne, & je sens dans mon
 cœur de quoi vous convaincre un
 jour qu'elle n'est pas non plus sans
 quelque prix. Comme, pour des rai-
 sons dont nous avons parlé, je ne
 veux rien recevoir par la poste, je
 vous prie, lorsque vous ferez la bon-

ne
 votr
 de n
 pare
 se :
 n'etr
 oblig
 deux
 vous
 pour
 peu
 quan
 cont
 brass
 mèn
 trou

Peu
 une au

M. R

A

"V

„ ne ceuvre de m'écrire, de remettre
 „ votre lettre à M. Davenport. L'affaire
 „ de ma voiture n'est pas arrangée,
 „ parce que je fais qu'on m'en a im-
 „ posé : c'est une petite faute qui peut
 „ n'être que l'ouvrage d'une vanité
 „ obligeante, quand elle ne revient pas
 „ deux fois. Si vous y avez trempé je
 „ vous conseille de quitter une fois
 „ pour toutes ces petites ruses qui ne
 „ peuvent avoir un bon principe
 „ quand elles se tournent en pièges
 „ contre la simplicité. Je vous em-
 „ brasse, mon cher Patron, avec le
 „ même cœur que j'espère & desire
 „ trouver en vous. ”

J. J. R.

Peu de jours après, je reçus de lui
 une autre lettre dont voici la copie.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Volette, le 29 Mars 1766.

“ Vous avez vu, mon cher Patron,

28 par la lettre que M. Davenport a
 28 vous remettre , combien je me trou-
 28 ve ici placé selon mon gout. J'y fa-
 28 rois peut-être plus à mon aise si l'en-
 28 y avoit pour moi moins d'atten-
 28 tions ; mais les soins d'un si galant
 28 homme sont trop obligeans pour
 28 s'en fâcher ; & , comme tout est mêlé
 28 d'inconvéniens dans la vie , celui
 28 d'être trop bien est un de ceux qui
 28 se tolèrent le plus aisément. J'en
 28 trouve un plus grand à ne pouvoir
 28 me faire bien entendre des domes-
 28 tiques , ni sur-tout entendre un mot
 28 de ce qu'ils me disent. Heureuse-
 28 ment Mademoiselle le Vasseur me
 28 sert d'interprete , & ses doigts par-
 28 lent mieux que ma langue. Je trou-
 28 ve même à mon ignorance un avan-
 28 tage qui pourra faire compensation,
 28 c'est d'écarter les oisifs en les en-
 28 nuçant. J'ai eu hier la visite de M.
 28 le Ministre qui , voyant que je ne lui
 28 parlois que François , n'a pas voulu
 28 me parler Anglois , de sorte que l'en-

28 très
 28 moi
 28 dien
 28 voit
 28 dre
 28 Fran
 28 qu'i
 28 à p
 28 dise
 28 parl
 28 peu
 28 Il
 28 sois
 28 cev
 28 cont
 28 qu'i
 28 dem
 28 faire
 28 poin
 28 vou
 28 quel
 28 la b
 28 n'y
 28 & l
 28 main

20 trévue s'est passée à peu près sans
 20 mot dire. J'ai pris gout à l'expé-
 20 dient ; je m'en servirai avec tous mes
 20 voisins, si j'en ai, & dussé-je appren-
 20 dre l'Anglois, je ne leur parlerai que
 20 François, sur-tout si j'ai le bonheur
 20 qu'ils n'en sachent pas un mot. C'est
 20 à peu près la ruse des singes qui,
 20 disent les Negres, ne veulent pas
 20 parler quoiqu'ils le puissent, de
 20 peur qu'on ne les fasse travailler.

20 Il n'est point vrai du tout que je
 20 sois convenu avec M. Gosset de re-
 20 cevoir un modele en présent. Au
 20 contraire, je lui en demandai le prix,
 20 qu'il me dit être d'une guinée &
 20 demie, ajoutant qu'il m'en vouloit
 20 faire la galanterie, ce que je n'ai
 20 point accepté. Je vous prie donc de
 20 vouloir bien lui payer le modele en
 20 question, dont M. Davenport aura
 20 la bonté de vous rembourser. S'il
 20 n'y consent pas, il faut le lui rendre
 20 & le faire acheter par une autre
 20 main. Il est destiné pour M. du Pey-

„rou qui depuis long-temps desir
 „avoir mon portrait & en a fait faire
 „un en miniature qui n'est point du
 „tout ressemblant. Vous êtes pourvu
 „mieux que lui, mais je suis fâché
 „que vous m'ayez ôté par une dili-
 „gence aussi flatteuse le plaisir de rem-
 „plir le même devoir envers vous.
 „Ayez la bonté, mon cher Patron,
 „de faire remettre ce modèle à MM.
 „Guinand & Hankey, Little-Sa-
 „Hellen's Bishopsgate-Street, pour
 „l'envoyer à M. du Peyrou par la pre-
 „mière occasion sûre. Il gèle ici depuis
 „que j'y suis : il a neigé tous les jours ;
 „le vent coupe le visage ; malgré cela,
 „j'aimerois mieux habiter le trou d'un
 „des lapins de cette garenne que le
 „plus bel appartement de Londres.
 „Bon jour, mon cher Patron, je vous
 „embrasse de tout mon cœur.

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M.
 Rousseau & moi, de ne point nous

gêner l
 lettres
 tre obj
 re que
 gissoit
 gletern
 cinct

Un
 ble à C
 par les
 à M. I
 une p
 au cas
 lui acc
 n'étoit
 s'en ra
 de My
 cette r
 rivé à
 cet ob
 particu
 Secreta
 me, S
 Reine.
 sion à

gner l'un l'autre par un commerce de lettres suivi , nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidele & succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais , où nous étions retenus par les vents contraires , je demandai à M. Rousseau s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre , au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté , mais qu'il s'en rapporteroit entièrement à l'avis de Mylord Marechal. Encouragé par cette réponse , je ne fus pas plutôt arrivé à Londres que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi , & particulièrement au Général Conway, Secrétaire d'Etat , & au Général Groenme , Secrétaire & Chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la pension à Leurs Majestés qui y consenti-

rent avec bonté, à condition seulement que la chose resteroit secrète. Nous écrivîmes, M. Rousseau & moi, à Mylord Mareschal, & M. Rousseau marqua dans sa lettre que le secret qu'on demandoit étoit pour lui une circonstance très-agréable. Le consentement de Mylord Mareschal arriva, comme on se l'imagine bien; M. Rousseau partit peu de jours après pour Wootton, & cette affaire resta quelque temps suspendue, par un dérangement qui survint dans la santé du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois passé avec M. Rousseau m'avoit mis à portée de démêler son caractère; je commençois à craindre que l'inquiétude d'esprit qui lui est naturelle ne l'empêchât de jouir du repos, auquel l'hospitalité & la sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer: je voyois, avec une peine infinie, qu'il étoit né pour le tumulte & les orages, & que le dégoût qui suit la jouissance paisi-

ble

ble de
lité
lui-m
moit
bitoit
cess
servic
être m
malhe
Il e
une L
l'hiver
du Ro

" M
" V
" tre P
" de la
" vos l
" vene
" taler
" qui
" pent
" à la
" avec

de la solitude & de la tranquillité. Je le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit ; mais , éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles, & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service , je ne m'attendois guere à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractère.

Il est nécessaire que je rappelle ici une Lettre qui avoit été écrite à Paris, l'hiver dernier, sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la Copie.

“ MON CHER JEAN JACQUES ,

“ Vous avez renoncé à Geneve, votre Patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse, Pays tant vanté dans vos Ecrits ; la France vous a décrété ; venez donc chez moi. J'admire vos talens ; je m'amuse de vos rêveries qui (soit dit en passant) vous occupent trop & trop longtemps. Il faut à la fin être sage & heureux ; vous avez fait assez parler de vous par des

B

„ singularités peu convenables à un
 „ véritable grand homme : démontrez
 „ à vos ennemis que vous pouvez avoir
 „ quelquefois le sens commun : cela
 „ les fâchera sans vous faire tort. Mes
 „ Etats vous offrent une retraite pai-
 „ sible : je vous veux du bien & je
 „ vous en ferai, si vous le trouvez bon.
 „ Mais si vous vous obstinez à reje-
 „ ter mon secours, attendez-vous que
 „ je ne le dirai à personne. Si vous
 „ persistez à vous creuser l'esprit pour
 „ trouver de nouveaux malheurs,
 „ choisissez-les tels que vous voudrez ;
 „ je suis Roi, je puis vous en procurer
 „ au gré de vos souhaits ; & , ce qui
 „ sûrement ne vous arrivera pas vis-
 „ à-vis de vos ennemis, je cesserai de
 „ vous persécuter, quand vous cesse-
 „ rez de mettre votre gloire à l'être. ”

„ Votre bon ami, FREDERIC. ”

Cette Lettre avoit été composée par
 M. Horace Walpole, environ trois
 semaines avant mon départ de Paris ;

mais
 Hô
 nou
 par
 gnet
 jusq
 mon
 des
 rent
 pide
 étoit
 lors
 pren
 T
 don
 drou
 du
 & t
 Civi
 pour
 prin
 Auf
 par
 mai

mais quoique je logeasse dans le même Hôtel que M. Walpole & que nous nous vissions très-souvent, cependant, par attention pour moi, il avoit soigneusement caché cette plaisanterie jusqu'après mon départ. Alors il la montra à quelques amis; on en prit des copies qui bientôt se multiplièrent. Cette petite piece se répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde lorsque je la vis à Londres pour la première fois.

Tous ceux qui connoissent la liberté dont on jouit en Angleterre conviendront, je pense, que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, & toute la puissance Ecclésiastique, Civile & Militaire du Royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaisanterie de ce genre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le *St. James's Chronicle*; mais je le fus beaucoup de trouver

quelques jours après , dans le même
Papier, la Piece suivante.

**M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU ST.
JAMES'S CHRONICLE.**

De Vootois , le 7 Avril 1766.

“ Vous avez manqué, Monsieur,
” au respect que tout Particulier doit
” au Têtes Couronnées, en attribuant
” publiquement au Roi de Prusse une
” Lettre pleine d'extravagance & de
” méchanceté, dont par cela seul vous
” deviez savoir qu'il ne pouvoit être
” l'Auteur. Vous avez même osé trans-
” crire sa signature, comme si vous
” l'aviez vue écrite de sa main. Je vous
” apprens, Monsieur, que cette Lettre
” a été fabriquée à Paris, & ce qui na-
” vre & déchire mon cœur, que l'im-
” posteur a des complices en Angle-
” terre.

” Vous devez au Roi de Prusse, à la
” vérité, à moi, d'imprimer la Lettre
” que je vous écris & que je signe, en

„ réparation d'une faute que vous
 „ vous reprocheriez sans doute , si
 „ vous saviez de quelles noirceurs
 „ vous vous rendez l'instrument. Je
 „ vous fais , Monsieur , mes sinceres
 „ salutations. ”

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau
 montrer cet excès de sensibilité pour
 un incident aussi simple & aussi inévi-
 table que la publication de la préten-
 due Lettre du Roi de Prusse , mais je
 me ferois cru capable moi-même de
 noirceur & de méchanceté , si j'avois
 imaginé que M. Rousseau me soup-
 connoit d'être l'Editeur de cette plai-
 santerie , & que c'étoit contre moi qu'il
 se dispoisoit à tourner toute sa fureur.
 C'est cependant ce qu'il m'a appris
 depuis. Il est bon de remarquer
 que huit jours auparavant il m'avoit
 écrit la Lettre la plus affectueuse * :

c'est celle du 29 Mars. J'étois assuré-
ment le dernier homme du monde qui,
dans les regles du sens commun, de-
voit être soupçonné ; cependant , sans
la plus légère preuve , sans la moindre
probabilité , c'est moi que non - seu-
lement M. Rousseau soupçonne , mais
qu'il accuse sans hésiter , d'avoir fait
imprimer la satire dont il se plaint ;
& , sans faire aucune recherche , sans
entrer dans aucune explication , c'est
moi qu'il insulte avec dessein , dans
un Papier Public ; du plus cher de ses
amis , me voilà sur le champ converti
en ennemi perfide & méchant , & par-
là tous mes services passés & présens
sont d'un seul trait adroitement effa-
cés.

S'il n'étoit pas ridicule d'employer
le raisonnement sur un semblable su-
jet & contre un tel homme , je deman-
derois à M. Rousseau pourquoi il me
suppose le dessein de lui nuire. Les
faits lui ont , en cent occasions , prou-
vé le contraire , & ce n'est pas l'usage

que
dus
vais
cus.
dans
cont
posé
envo
papi
du
men
de t
C
croi
& f
M.
con
ren
du
de
cup
dre
sion
jest
sen

que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté contre celui qui les a reçus. Mais, en supposant que j'eusse dans le cœur une secrète animosité contre M. Rousseau, me serois-je exposé au risque d'être découvert, en envoyant moi-même aux auteurs des papiers publics une satyre qui faisoit du bruit & qui étant aussi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un soupçon si atroce & si ridicule, je continuai à servir M. Rousseau de la manière la plus constante & la moins équivoque. Je renouvelai mes sollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de sa santé put lui permettre de s'occuper de quelque chose. Le Général s'adressa de nouveau au Roi pour la pension que nous demandions, & Sa Majesté y donna une seconde fois son consentement. On s'adressa aussi au Mar-

quis de Rockingham , premier Lord de la Trésorerie , pour arranger cette affaire ; enfin , je la vois heureusement terminée , & plein de la joie la plus vive , j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponse ; mais voici la Lettre qu'il écrivit au Général Conway.

**M. ROUSSAU AU GENERAL
CONWAY.**

Le 12 Mai 1766

Monsieur ,

Vivement touché des graces dont il plaît à Sa Majesté de m'honorer , & de vos bontés qui me les ont attirées , j'y trouve dès-à-présent , ce bien précieux à mon cœur , d'intéresser à mon sort le meilleur des Rois & l'homme le plus digne d'être aimé de lui. Voilà , Monsieur , un avantage dont je suis jaloux & que je ne mériterai jamais de perdre.

Mais il faut vous parler avec la
 franchise que vous aimez. Après tant
 de malheurs, je me croyois préparé
 à tous les événemens possibles; il
 m'en arrive pourtant que je n'avois
 pas prévus & qu'il n'est pas permis
 à un honnête homme de prévoir.
 Ils m'en affectent d'autant plus cru-
 ellement, & le trouble où ils me
 jettent m'ôtant la liberté d'esprit
 nécessaire pour me bien conduire,
 tout ce que me dit la raison dans un
 état aussi triste est de suspendre mes
 résolutions sur toute affaire impor-
 tante, telle qu'est pour moi celle
 dont il s'agit. Loin de me refuser
 aux bienfaits du Roi, par l'orgueil
 qu'on m'impute, je le mettrois à
 m'en glorifier, & tout ce que j'y
 vois de pénible est de ne pouvoir
 m'en honorer aux yeux du public
 comme aux miens. Mais lorsque je
 les recevrai, je veux pouvoir me
 livrer tout entier aux sentimens
 qu'ils m'inspirent & n'avoir le cœur

5 plein que des bontés de Sa Majesté
 20 & des vôtres. Je ne crains pas que
 25 cette façon de penser les puisse alté-
 30 rer. Daignez donc, Monsieur, me
 35 les conserver pour des temps plus
 40 heureux : vous connoîtrez alors
 45 que je ne diffère de m'en prévaloir
 50 que pour tâcher de m'en rendre
 55 plus digne. Agréez, Monsieur, je
 60 vous supplie, mes très-humbles sa-
 65 lutations & mon respect.

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Con-
 way, comme à moi, un refus net d'ac-
 cepter la pension tant qu'on en feroit
 un secret ; mais comme M. Rousseau
 avoit été dès le commencement inf-
 truit de cette condition & que toute
 sa conduite, ses discours, ses lettres,
 m'avoient persuadé qu'elle lui con-
 venoit, je jugeai qu'il avoit honte de
 se rétracter là-dessus en m'écrivant,
 & je crus voir dans cette mauvaise
 honte la raison d'un silence dont j'é-
 tois surpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune résolution relativement à cette affaire & j'écrivis à M. Rousseau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre sa première façon de penser & à accepter la pension.

Quant à l'accablement profond dont M. Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, & qui lui étoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que précisément dans ce temps là son hôte étoit très-content, très-gai & même très-sociable. Je reconnus là cette foiblesse ordinaire de mon ami, qui veut toujours être un objet d'intérêt en passant pour un homme opprimé par l'infortune, la maladie, les persécutions, lors même qu'il est le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de sensibilité extrême étoit un artifice trop souvent répété pour

en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi. D'ailleurs, en le supposant même aussi vivement affecté qu'il le disoit, je n'aurois pu attribuer cette disposition qu'à la prétendue lettre du Roi de Prusse dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les papiers publics.

J'attendis trois semaines sans avoir de réponse. Ce procédé me parut un peu étrange & je l'écrivis à M. Davenport; cependant comme j'avois affaire à un homme très-étrange aussi, & que j'attribuois toujours son silence à la petite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire, je ne voulus pas me décourager, & perdre pour un vain cérémonial, l'occasion de lui rendre un service essentiel. Je renouvelai donc mes sollicitations auprès des Ministres, & je fus assez heureux dans mes soins pour être autorisé à écrire la lettre suivante à M. Rousseau: c'est la première dont j'aie conservé une copie.

AL. HUME A M. ROUSSEAU.

Londres, le 19 Juin 1766.

Comme je n'ai reçu, Monsieur,
 aucune réponse de vous, j'en con-
 clus que vous persévérerez dans la
 résolution de refuser les bienfaits
 de Sa Majesté, tant qu'on en fera
 un secret. Je me suis en consé-
 quence adressé au Général Conway
 pour faire supprimer cette condi-
 tion, & j'ai été assez heureux pour
 obtenir de lui la promesse d'en par-
 ler au Roi. Il faut seulement, m'a-
 t'il dit, que nous sachions préala-
 blement de M. Rousseau s'il est dis-
 posé à accepter une pension qui lui
 seroit accordée publiquement, afin
 que Sa Majesté ne soit pas exposée
 à un second refus. Il m'a autorisé à
 vous écrire là-dessus, & je vous
 prie de me faire savoir votre réso-
 lution le plutôt que vous pourrez.
 Si vous m'envoyez votre consente-
 ment, ce que je vous prie instam-

ment de faire, je fais que je peux
compter sur les bons offices du Duc
de Richmond pour appuyer la de-
mande du Général Conway ; ainsi
je ne doute nullement du succès.

Je suis, mon cher Monsieur,
très-sincèrement tout à vous.

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la
réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 23 Juin 1766.

Je croyois, Monsieur, que mon
silence interprété par votre con-
science en disoit assez ; mais puis-
qu'il entre dans vos vues de ne pas
l'entendre, je parlerai. Vous vous
êtes mal caché, je vous connois &
vous ne l'ignorez pas. Sans liaisons
antérieures, sans querelles, sans dé-
mêlés, sans nous connoître autre-
ment que par la réputation littérai-

33 re, vous vous empressez à m'offrir
 33 vos amis & vos soins; touché de
 33 votre générosité, je me jette entre
 33 vos bras; vous m'amenez en An-
 33 gleterre, en apparence pour m'y
 33 procurer un asyle, & en effet pour
 33 m'y deshonorer. Vous vous appli-
 33 quez à cette noble œuvre avec un
 33 zele digne de votre cœur & avec
 33 un succès digne de vos talens. Il
 33 n'en falloit pas tant pour réussir :
 33 vous vivez dans le monde, & moi
 33 dans la retraite; le public aime à
 33 être trompé, & vous êtes fait pour
 33 le tromper. Je connois pourtant
 33 un homme que vous ne trompe-
 33 rez pas : c'est vous-même. Vous
 33 savez avec quelle horreur mon cœur
 33 repoussa le premier soupçon de vos
 33 desseins. Je vous dis, en vous em-
 33 brassant, les yeux en larmes, que,
 33 si vous n'étiez pas le meilleur des
 33 hommes, il falloit que vous en
 33 fussiez le plus noir. En pensant à
 33 votre conduite secrète, vous vous

„ direz quelquefois que vous n'étai
 „ pas le meilleur des hommes , &
 „ je doute qu'avec cette idée vous en
 „ foyez jamais le plus heureux.
 „ Je laisse un libre cours aux ma-
 „ nières de vos amis , aux vôtres ,
 „ & je vous abandonne avec peu de
 „ regret ma réputation pendant ma
 „ vie , bien sûr qu'un jour on nous
 „ rendra justice à tous deux. Quant
 „ aux bons offices en matière d'inté-
 „ rêt avec lesquels vous vous mal-
 „ quiez , je vous en remercie & vous
 „ en dispense. Je me dois de n'avoir
 „ plus de commerce avec vous , &
 „ de n'accepter pas même à mon avan-
 „ tage , aucune affaire dont vous
 „ foyez le médiateur. Adieu , Mon-
 „ sieur , je vous souhaite le plus vrai
 „ bonheur ; mais , comme nous ne
 „ devons plus rien avoir à nous dire ,
 „ voici la dernière lettre que vous
 „ recevrez de moi. ”

J. J. R.

Je lui fis sur le champ la réponse
suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Ce 26 Juin 1766.

Comme la conscience me dit
que j'en ai toujours agi avec vous
de la manière la plus amicale &
que je vous ai donné, en toute
occasion, les preuves les plus ten-
dres & les plus actives d'une sin-
cere affection, vous pouvez juger
de l'extrême surprise que m'a cau-
sé la lecture de votre lettre. Il
est aussi impossible de répondre à
des accusations si violentes & bor-
nées à de simples généralités, qu'il
est impossible de les concevoir. Mais
cette affaire ne peut, ne doit pas
en rester là. Je suppose charitable-
ment que quelqu'infâme calomnia-
teur m'a noirci auprès de vous ;
mais en ce cas, le devoir vous obli-

„ ge , & je fais persuadé que votre
 „ propre inclination vous porte à me
 „ donner les moyens de connoître
 „ mon accusateur & de me justifier ;
 „ ce que vous ne pouvez faire qu'en
 „ m'instruisant de ce dont on m'accu-
 „ se. Vous dites que je fais moi-mê-
 „ me que je vous ai trahi ; mais , je
 „ le dis hautement & je le dirai à
 „ tout l'Univers : je fais le contrai-
 „ re ; je fais que mon amitié pour
 „ vous a été sans bornes & sans re-
 „ lâche ; & , quoique je vous en aie
 „ donné des preuves qui sont uni-
 „ versellement connues en France &
 „ en Angleterre , le public n'en con-
 „ noît encore que la plus petite par-
 „ tie. Je demande que vous me nom-
 „ miez l'homme qui ose affirmer le
 „ contraire , & sur-tout je demande
 „ qu'il cite une seule circonstance
 „ dans laquelle je vous aie manqué.
 „ Vous le devez à moi ; vous le devez
 „ à vous-même ; vous le devez à la
 „ vérité , à l'honneur , à la justice ,

„ à t
 „ les
 „ cen
 „ vot
 „ vot
 „ pet
 „ clar
 „ noc
 „ dale
 „ for
 „ M.
 „ une
 „ cell
 „ app
 „ qu
 „ con
 „ écr
 „ tor
 „ les
 „ dan
 „ bie
 „ eff
 „ uti
 „ qu
 „ po

» à tout ce qu'il y a de sacré parmi
 » les hommes. C'est comme inno-
 » cent, car je ne dirai pas comme
 » votre ami, je ne dirai pas comme
 » votre bienfaiteur ; c'est, je le ré-
 » pete, comme innocent, que je ré-
 » clame le droit de prouver mon in-
 » nocence & de confondre les scan-
 » daleuses faussetés qu'on peut avoir
 » forgées contre moi. J'espere que
 » M. Davenport, à qui j'ai envoyé
 » une copie de votre lettre & qui lira
 » celle-ci avant de vous la remettre,
 » appuyera ma demande & vous dira
 » qu'elle est juste. J'ai heureusement
 » conservé la lettre que vous m'avez
 » écrite après votre arrivée à Woot-
 » ton & où vous me marquez, dans
 » les termes les plus forts, & même
 » dans des termes trop forts, com-
 » bien vous êtes sensible aux foibles
 » efforts que j'ai faits pour vous être
 » utile. Le petit commerce de lettres
 » que nous avons eu en suite n'a eu
 » pour objet, de ma part, que des

35 vus dictées par l'amitié. Dites-moi
 35 donc ce qui, depuis ce tems-là, a pu
 35 vous offenser ; dites - moi de quoi
 35 l'on m'accuse ; dites - moi quel est
 35 mon accusateur ; & quand vous au-
 35 rez rempli ces conditions à ma satis-
 35 faction & à celle de M. Davenport,
 35 vous aurez encore beaucoup de
 35 peine à vous justifier d'employer
 35 des expressions si outrageantes
 35 contre un homme avec qui vous
 35 avez été si étroitement lié & qui
 35 méritoit, à plusieurs titres, d'être
 35 traité par vous avec plus d'égards
 35 & de décence.

35 M. Davenport fait tout ce qui
 35 s'est passé relativement à votre pen-
 35 sion, parce qu'il m'a paru nécessai-
 35 re que la personne qui s'est char-
 35 gée de vous procurer un établisse-
 35 ment connoisse exactement l'état
 35 de votre fortune, afin qu'elle ne
 35 soit pas tentée d'exercer à votre
 35 égard des actes de générosité, qui,
 35 en parvenant par hasard à votre

5 con
 5 ne
 5 me

Le
 cura,
 norm
 du n
 qu'elle
 ces in
 joind
 beron
 sean
 je lais
 quel d
 confa

M. I

*
 5 &

* L
 guées

connoissance, pourroient vous donner quelque sujet de mécontentement.

Je suis, Monsieur, &c. D. H.

Le credit de M. Davenport me procura, au bout de trois semaines, l'énorme lettre qu'on va lire, & qui a du moins cet avantage pour moi qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon récit. J'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présentés peu fidelement, & je laisserai à mes lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton le 10 Juillet 1766.

* Je suis malade, Monsieur ; & peu en état d'écrire ; mais vous

* Les notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres & imprimées en ca-

20 voulez une explication , il ne
 20 vous la donner. Il n'a tenu qu'
 20 vous de l'avoir depuis long-temps
 20 (1) : vous n'en voulûtes point
 20 alors , je me tus ; vous la voulûtes
 20 aujourd'hui , je vous l'envoie. Elle
 20 sera longue , j'en suis fâché ; mais
 20 j'ai beaucoup à dire , & je n'y
 20 veux pas revenir à deux fois.

20 Je ne vis point dans le monde ;
 20 j'ignore ce qui s'y passe ; je n'ai
 20 point de parti , point d'associé ,
 20 point d'intrigue ; on ne me dit
 20 rien , je ne fais que ce que je sens ;
 20 mais comme on me le fait bien

20 racteres romains ; celles de M. Rousseau
 20 sont distinguées par une étoile & impri-
 20 mées en caracteres italiques. Note des
 20 éditeurs.

20 (1) M. Rousseau ne m'a assurément
 20 jamais donné lieu de lui demander une ex-
 20 plication. Si , pendant que nous avons
 20 vécu ensemble , il a eu quelques uns des
 20 indignes soupçons dont cette lettre est
 20 remplie , il les a tenus bien secrets.

sentir, je le fais bien. Le premier
soin de ceux qui trament des noir-
ceurs est de se mettre à couvert
des preuves juridiques ; il ne se-
roit pas bon leur intenter procès.

La conviction intérieure admet
un autre genre de preuves qui re-
glent les sentimens d'un honnête
homme. Vous saurez sur quoi
sont fondés le miens.

Vous demandez avec beaucoup
de confiance qu'on vous nomme
votre accusateur. Cet accusateur,
Monsieur, est le seul homme au
monde qui, déposant contre vous,
pouvoit se faire écouter de moi ;
c'est vous même. Je vais me li-
vrer sans réserve & sans crainte à
mon caractère ouvert ; ennemi de
tout artifice, je vous parlerai avec
la même franchise que si vous
étiez un autre en qui j'eusse toute
la confiance que je n'ai plus en
vous. Je vous ferai l'histoire des
mouvemens de mon ame & de ce

„ qui les a produits , & nommé
 „ M. Hume en tierce personne. Je
 „ vous ferai juge vous-même de ce
 „ que je dois penser de lui. Malgré
 „ la longueur de ma lettre , je n'y
 „ suivrai point d'autre ordre que
 „ celui de mes idées , commençant
 „ par les indices & finissant par la
 „ démonstration.

„ Je quittois la Suisse , fatigué de
 „ traitemens barbares , mais qui du
 „ moins ne mettoient en péril que
 „ ma personne & laissoient mon hon-
 „ neur en sûreté. Je suivois les mou-
 „ vemens de mon cœur pour aller
 „ joindre Mylord Mareschal ; quand
 „ je reçus à Strasbourg de M. Hu-
 „ me l'invitation la plus tendre de
 „ passer avec lui en Angleterre où
 „ il me promettoit l'accueil le plus
 „ agréable , & plus de tranquillité que
 „ je n'y en ai trouvé. Je balançai
 „ entre l'ancien ami & le nouveau,
 „ j'eus tort ; je préférerai ce dernier ;
 „ j'eus plus grand tort : mais le desir
 „ de

de connoître par moi-même une
 nation célèbre, dont on me disoit
 tant de mal & tant de bien, l'em-
 porta. Sûr de ne pas perdre George
 Keit, j'étois flatté d'acquérir Da-
 vid Hume. Son mérite, ses rares
 talens, l'honnêteté bien établie de
 son caractère, me faisoient désirer
 de joindre son amitié à celle dont
 m'honoroit son illustre compatrio-
 te ; & je me faisois une sorte de
 gloire de montrer un bel exemple
 aux gens de lettres dans l'union
 sincère de deux hommes dont les
 principes étoient si différens.

Avant l'invitation du Roi de
 Prusse & de Mylord Maréchal, in-
 certain sur le lieu de ma retraite,
 j'avois demandé & obtenu par mes
 amis un passeport de la Cour de
 France, dont je me servis pour
 aller à Paris joindre M. Hume. Il
 vit, & vit trop peut-être, l'ac-
 cueil que je reçus d'un grand Prin-
 ce ; & j'ose dire, du public. Je

30 me prêtai par devoir, mais avec
 30 répugnance à cet éclat, jugeant
 30 combien l'envie de mes ennemis
 30 en seroit irritée. Ce fut un spec-
 30 tacle bien doux pour moi que
 30 l'augmentation sensible de bienveil-
 30 lance pour M. Hume, que la
 30 bonne œuvre qu'il alloit faire pro-
 30 duisit dans tout Paris. Il devoit en
 30 être touché comme moi; je ne fais
 30 s'il le fut de la même manière.

30 Nous partons avec un de mes
 30 amis qui presque uniquement pour
 30 moi faisoit le voyage d'Angleterre.
 30 En débarquant à Douvres, trans-
 30 porté de toucher enfin cette terre
 30 de liberté & d'y être amené par
 30 cet homme illustre, je lui saute au
 30 cou, je l'embrasse étroitement sans
 30 rien dire, mais en couvrant son
 30 visage de baisers & de larmes qui
 30 parloient assez. Ce n'est pas la
 30 seule fois ni la plus remarquable
 30 où il ait pu voir en moi les faibles-
 30 semens d'un cœur pénétré. Je ne

faites qu'il fait de ces souvenirs,
 s'ils lui viennent; j'ai dans l'esprit
 qu'il en doit quelquefois être im-
 portuné.
 Nous sommes fêtés arrivant à
 Londres. On s'empresse dans tous
 les lieux à me marquer de la bien-
 veillance & de l'estime. M. Hume
 me présente de bonne grace à tout
 le monde; il étoit naturel de lui
 attribuer, comme je faisois, la
 meilleure partie de ce bon accueil:
 mon cœur étoit plein de lui, j'en
 parlois à tout le monde, j'en écri-
 vois à tous mes amis; mon atta-
 chement pour lui prenoit chaque
 jour de nouvelles forces; le sien
 paroïssoit pour moi des plus ten-
 dres, & il m'en a quelquefois don-
 né des marques dont je me suis
 senti très-touché. Celle de faire
 faire mon portrait en grand ne fut
 pourtant pas de ce nombre. Cette
 fantaisie me parut trop affichée,
 & j'y trouvai je ne fais quel air

d'ostentation qui ne me plut pas.
C'est tout ce que j'aurois pu passer
à M. Hume s'il eût été homme à
jetter son argent par les fenêtres
& qu'il eût eu dans une galerie tous
les portraits de ses amis. Au reste
j'avouerois sans peine qu'en cela
puis avoir tort (2).

Mais ce qui me parut un acte
d'amitié & de générosité des plus
vrais & des plus estimables, de
plus dignes en un mot de M. Hu-
me, ce fut le soin qu'il prit de

(2) Voici le fait. M. Ramsay mon ami
peintre distingué & homme de mérite
me proposa de faire le portrait de M. Rou-
seau; & lorsqu'il l'eut commencé, il me
dit que son intention étoit de m'en faire
présent. Ainsi ce n'est point à moi qu'
l'idée en vint, & ce portrait ne me coûta
rien. M. Rousseau s'est donc égaré
mêpris, & lorsqu'il me fait un compliment
sur cette prétendue galanterie de ma part
dans sa lettre du 29 Mars, & lorsqu'il s'en
moque dans celle-ci.

solliciter pour moi de lui même
 une pension du Roi , à laquelle je
 n'avois assurément aucun droit
 d'aspirer. Témoin du zèle qu'il
 mit à cette affaire , j'en fus vive-
 ment pénétré : rien ne pouvoit plus
 me flatter qu'un service de cette
 espèce , non pour l'intérêt assuré-
 ment , car trop attaché peut-être à
 ce que je possède , je ne fais point
 désirer ce que je n'ai pas , & ayant
 par mes amis & par mon travail
 du pain suffisamment pour vivre ,
 je n'ambitionne rien de plus ; mais
 l'honneur de recevoir des témoi-
 gnages de bonté , je ne dirai pas
 d'un si grand Monarque , mais
 d'un si bon pere , d'un si bon ma-
 ri , d'un si bon maître , d'un si bon
 ami , & sur-tout d'un si honnête
 homme , m'affectoit sensiblement ;
 & quand je considérois encore dans
 cette grace que le Ministre qui
 l'avoit obtenue étoit la probité vi-
 vante , cette probité si utile aux

20 peuples, & si rare dans son état,
 20 je ne pouvois que me glorifier
 20 d'avoir pour bienfaiteurs trois des
 20 hommes du monde que j'aurois le
 20 plus désirés pour amis. Aussi, loin
 20 de me refuser à la pension offerte,
 20 je ne mis pour l'accepter qu'une
 20 condition nécessaire, savoir, un
 20 consentement dont, sans manquer
 20 à mon devoir, je ne pouvois me
 20 passer.

20 Honoré des empressement de
 20 tout le monde, je tâchois d'y ré-
 20 pondre convenablement. Cepen-
 20 dant ma mauvaise santé & l'habi-
 20 tude de vivre à la campagne me
 20 firent trouver le séjour de la ville
 20 incommode. Aussi-tôt les maisons
 20 de campagne se présentent en fou-
 20 le; on m'en offre à choisir dans
 20 toutes les provinces. M. Hume se
 20 charge des propositions, il me les
 20 fait, il me conduit même à deux ou
 20 trois campagnes voisines; j'hésite
 20 long-tems sur le choix; il augmen-

20 toît cette incertitude. Je me dé-
 21 termine enfin pour cette province,
 22 & d'abord M. Hume arrange tout ;
 23 les embarras s'applanissent ; je pars ,
 24 j'arrive dans cette habitation soli-
 25 taire, commode, agréable : le mai-
 26 tre de la maison prévoit tout ,
 27 pourvoit à tout ; rien ne man-
 28 que. Je suis tranquille, indépen-
 29 dant ; voilà le moment si désiré
 30 où tous mes maux doivent finir.
 31 Non, c'est-là qu'ils commencent,
 32 plus cruels que je ne les avois en-
 33 core éprouvés.

34 J'ai parlé jusqu'ici d'abondance
 35 de cœur, & rendant avec le plus
 36 grand plaisir justice aux bons offi-
 37 ces de M. Hume. Que ce qui me
 38 reste à dire, n'est-il de même na-
 39 ture ! Rien ne me coûtera jamais
 40 de ce qui pourra l'honorer. Il n'est
 41 permis de marchander sur le prix
 42 des bienfaits que quand on nous
 43 accuse d'ingratitude, & M. Hume
 44 m'en accuse aujourd'hui. J'oserai

„ donc faire une observation qu'il
 „ rend nécessaire. En appréciant ses
 „ soins par la peine & le tems qu'ils
 „ lui coûtoient, ils étoient d'un prix
 „ inestimable, encore plus par sa
 „ bonne volonté : pour le bien réel
 „ qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'apparence
 „ que de poids. Je ne venois
 „ point comme un mendiant quêter
 „ du pain en Angleterre, j'y apportois
 „ le mien ; j'y venois absolument
 „ chercher un asyle, & il est
 „ ouvert à tout étranger. D'ailleurs
 „ je n'y étois point tellement inconnu
 „ qu'arrivant seul, j'eusse manqué
 „ d'assistance & de services. Si
 „ quelques personnes m'ont recherché
 „ pour M. Hume, d'autres aussi
 „ m'ont recherché pour moi ; &
 „ par exemple, quand M. Davenport
 „ voulut bien m'offrir l'asyle que
 „ j'habite, ce ne fut pas pour lui
 „ qu'il ne connoissoit point, & qu'il
 „ vit seulement pour le prier de
 „ faire & d'appuyer son obligeante

proposition. Ainsi quand M. Hume
tâche aujourd'hui d'aliéner de moi
cet honnête homme, il cherche à
m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné
(3). Tout ce qui s'est fait de bien,
se seroit fait sans lui à peu près de
même, & peut-être mieux; mais
le mal ne se fut point fait; car
pourquoi ai-je des ennemis en
Angleterre? Pourquoi ces ennemis
font-ils précisément les amis de
M. Hume? Qui est-ce qui a pu
m'attirer leur inimitié? ce n'est pas
moi qui ne les vis de ma vie &
qui ne les connois pas; je n'en
aurois aucun, si j'y étois venu
seul (4).

(3) M. Rousseau me juge mal & de-
vroit me connoître mieux. Depuis notre
rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour
l'engager à conserver les mêmes bontés à
son malheureux hôte.

(4) Etran- ges effets d'une imagination
blessée: M. Rousseau ignore, dit-il, ce
qui se passe dans le monde, & il parle

J'ai parlé jusqu'ici de faits pu-
 blics & notoires, qui par leur na-
 ture & par ma reconnoissance ont
 eu le plus grand éclat. Ceux qui
 me restent à dire sont, non-seule-
 ment particuliers, mais secrets, du
 moins dans leur cause, & l'on a
 pris toutes les mesures possibles
 pour qu'ils restassent cachés au pu-
 blic; mais, bien connus de la per-
 sonne intéressée, ils n'en operent
 pas moins sa propre conviction.
 Peu de tems après notre arri-
 vée à Londres, j'y remarquai dans
 les esprits, à mon égard, un chan-

cependant des ennemis qu'il a en Angle-
 terre. D'où le fait-il? Où les voit-il? Il
 n'y a reçu que des marques de bienfaisan-
 ce & d'hospitalité. M. Wapole seul avoit
 fait une plaisanterie sur lui, mais n'étoit
 point pour cela son ennemi. Si M. Rouf-
 sein voyoit les choses comme elles sont,
 il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'au-
 tre ennemi que moi & d'autre ennemi que lui-
 même.

20 gement sourd qui bientôt devint
 20 très-sensible. Avant que je vinssé
 20 en Angleterre, elle étoit un des
 20 pays de l'Europe où j'avois le plus
 20 de réputation, j'oserois presque
 20 dire de considération. Les papiers
 20 publics étoient pleins de mes élo-
 20 ges, il n'y avoit qu'un cri contre
 20 mes persécuteurs. Ce ton se sou-
 20 tint à mon arrivée; les papiers
 20 l'annoncerent en triomphe; l'An-
 20 gleterre s'honoroit d'être mon re-
 20 fuge; elle en glorifioit avec justi-
 20 ce ses loix & son gouvernement.
 20 Tout-à-coup, & sans aucune cause
 20 assignable, ce ton change, mais si
 20 fort & si vite que dans tous les
 20 caprices du public, on n'en voit
 20 guere de plus étonnant. Le signal
 20 fut donné dans un certain maga-
 20 sin, aussi plein d'inepties que de
 20 mensonges, où l'Auteur bien ins-
 20 truit ou feignant de l'être me don-
 20 noit pour fils de musicien. Dès ce
 20 moment les imprimés ne parlerent

20 plus de moi que d'une manière
 20 équivoque ou malhonnête. Tout
 20 ce qui avoit trait à mes malheurs
 20 étoit déguisé, altéré, présenté sous
 20 un faux jour, & toujours le moins
 20 à mon avantage qu'il étoit possible.
 20 Loin de parler de l'accueil que
 20 j'avois reçu à Paris, & qui n'avoit
 20 fait que trop de bruit, on ne sup-
 20 posoit pas même que j'eusse osé
 20 paroître dans cette ville, & un
 20 des amis de M. Hume fut très-
 20 surpris quand je lui dis que j'y
 20 avois passé.

20 Trop accoutumé à l'inconstance
 20 du public pour m'en affecter, en-
 20 core je ne laissois pas d'être éton-
 20 né de ce changement si brusque,
 20 de ce concert si singulièrement
 20 unanime, que pas un de ceux qui
 20 m'avoient tant loué absent, ne
 20 parût, moi présent, se souvenir
 20 de mon existence. Je trouvois bi-
 20 zarre que précisément après le
 20 retour de M. Hume qui a tant de

27 crédit à Londres , tant d'influence
 27 sur les gens de lettres & les li-
 27 braires , & de si grandes liaisons
 27 avec eux , sa présence eût produit
 27 un effet si contraire à celui qu'on
 27 en pouvoit attendre ; que , parmi
 27 tant d'écrivains de toute espece ,
 27 pas un de ses amis ne se montrât
 27 le mien ; & l'on voyoit bien que
 27 ceux qui parloient de moi n'étoient
 27 pas ses ennemis , puisqu'en fai-
 27 sant sonner son caractere public ,
 27 ils disoient que j'avois traversé la
 27 France sous sa protection , à la
 27 faveur d'un passeport qu'il m'avoit
 27 obtenu de la Cour , & peu s'en fal-
 27 loit qu'ils ne fissent entendre que
 27 j'avois fait le voyage à sa suite &
 27 à ses frais.

27 Ceci ne signifioit rien encore &
 27 n'étoit que singulier ; mais ce qui
 27 l'étoit davantage fut que le ton
 27 de ses amis ne changea pas moins
 27 avec moi que celui du public.
 27 Toujours , je me fais un plaisir de

„ le dire , leurs soins , leurs bons
 „ offices ont été les mêmes , & très-
 „ grands en ma faveur ; mais loin
 „ de me marquer la même estime ,
 „ celui sur-tout dont je veux parler
 „ & chez qui nous étions descendus
 „ à notre arrivée , accompagnoit tout
 „ cela de propos si durs & quelque-
 „ fois si choquans qu'on eût dit qu'il
 „ ne cherchoit à m'obliger que pour
 „ avoir droit de me marquer du
 „ mépris (5). Son frere , d'abord
 „ très-accueillant , très-honnête ,
 „ changea bientôt avec si peu de
 „ mesure qu'il ne daignoit pas même

(5) Il s'agit ici de M. Jean Steward ,
 mon ami , qui a reçu M. Rousseau chez
 lui & lui a rendu tous les bons offices qu'il
 a pu lui rendre. En se plaignant de ses
 procédés , M. Rousseau a oublié qu'il lui a
 écrit de Wooton même , une lettre pleine
 des témoignages de reconnoissance les plus
 expressifs & les plus justes. Ce que M. Rouf-
 seau ajoute sur le frere de M. Stewart ,
 n'est ni vrai ni honnête.

dans leur propre maison me dire
 un seul mot, ni me rendre le sa-
 lut, ni aucun des devoirs que l'on
 rend chez soi aux étrangers. Rien
 cependant n'étoit survenu de nou-
 veau que l'arrivée de J. J. Rouf-
 seau & de David Hume; & cer-
 tainement la cause de ces chan-
 gemens ne vint pas de moi; à
 moins que trop de simplicité, de
 discrétion, de modestie ne soit
 un moyen de mécontenter les An-
 glois.

Pour M. Hume, loin de pren-
 dre avec moi un ton révoltant, il
 donnoit dans l'autre extrême. Les
 flagorneries m'ont toujours été
 suspectes. Il m'en a fait de tou-
 tes les façons *, au point de me

*Je ne dirai seulement une qui m'a fait
 vivre; c'étoit de faire en sorte, quand je ve-
 nois le voir, que je trouvasse toujours sur
 sa table un tome de Phéloïse; comme si
 je ne connoissois pas assez le goût de M.*

23 forcer, n'y pouvant tenir davan-
 23 tage, (6) à lui en dire mon sen-
 23 timent. Sa conduite le dispensoit
 23 fort de s'étendre en paroles; ce-
 23 pendant, puisqu'il en vouloit di-
 23 re, j'aurois voulu qu'à toutes ces
 23 louanges fades il eût substitué quel-
 23 quefois la voix d'un ami; mais je
 23 n'ai jamais trouvé dans son langage
 23 rien qui sentit la vraie amitié, pas
 23 même dans la façon dont il par-
 23 loit de moi à d'autres en ma pré-
 23 sence. On eût dit qu'en voulant
 23 me faire des patrons il cherchoit

Hume, pour être assuré que, de tous les
 livres qui existent, l'Héloïse doit être pour
 lui le plus dangereux.

(6) On peut juger par les deux premiè-
 res lettres de M. Rousseau, que j'ai pu-
 bliées à dessein, de quel côté les flageo-
 lieries ont commencé. Au reste, j'allais
 & j'estime M. Rousseau, & j'avois du
 plaisir à le lui marquer. Peut être en effet
 l'ai-je trop loué; mais je peux assurer qu'il
 ne s'en est jamais plaint.

23 à
 23 v
 23 q
 23 f
 23 n
 23 q
 23 e
 23 n
 23 lo
 23 P
 23 v
 23 p
 23 n
 23 M
 23 v
 23 M
 23 n
 23 n
 23 p
 23 u
 (tout
 pen
 vien

„ à m'ôter leur bienveillance , qu'il
 „ vouloit plutôt que j'en fusse assisté
 „ qu'aimé ; & j'ai quelquefois été
 „ surpris du tour révoltant qu'il don-
 „ noit à ma conduite près des gens
 „ qui pouvoient s'en offenser. Une
 „ exemple éclaircira ceci. M. Pen-
 „ neck du Musæum , ami de My-
 „ lord Mareschal & Pasteur d'une
 „ Paroisse où l'on vouloit m'établir ,
 „ vient nous voir. M. Hume , moi
 „ présent , lui fait mes excuses de
 „ ne l'avoir pas prévenu ; le Docteur
 „ Maty , lui dit - il , nous avoit in-
 „ vités pour Jeudi au Musæum où
 „ M. Rousseau devoit vous voir ;
 „ mais il préfèra d'aller avec Mada-
 „ me Garrick à la comédie ; on ne
 „ peut pas faire tant de choses en
 „ un jour (7). Vous m'avouerez ,

(7) Je ne me rappelle pas un mot de
 toute cette histoire ; mais ce qui me dis-
 pense d'y ajouter foi , c'est que je me sou-
 viens très-bien que nous avons pris deux

„ Monsieur, que c'étoit-là une étran-
 „ ge façon de me capter la bienveil-
 „ lance de M. Penneck.

„ Je ne fais ce qu'avoit pu dire
 „ en secret M. Hume à ses connois-
 „ sances ; mais rien n'étoit plus bi-
 „ zarre que leur façon d'en user avec
 „ moi de son aveu, souvent même
 „ par son assistance. Quoique ma
 „ bourse ne fut pas vuide, que
 „ je n'eusse besoin de celle de per-
 „ sonne, & qu'il le fût très-bien,
 „ l'on eût dit que je n'étois là que
 „ pour vivre aux dépens du public,
 „ & qu'il n'étoit question que de me
 „ faire l'aumône, de maniere à m'en
 „ sauver un peu l'embarras ; (8) je

jours différens pour visiter le *Musæum* &
 pour aller à la Comédie.

(8) J'imagine que M. Rousseau vent par-
 ler ici de deux ou trois diners qui lui fu-
 rent envoyés de la maison de M. Steward
 lorsqu'il voulut manger chez lui ; & ce
 n'étoit pas pour lui épargner la dépense
 d'un repas, mais seulement parce qu'il n'y

„ puis dire que cette affectation con-
 „ tinuelle & choquante est une des
 „ choses qui m'ont fait prendre le
 „ plus en aversion le séjour de Lon-
 „ dres. Ce n'est sûrement pas sur ce
 „ pied qu'il faut présenter en An-
 „ gleterre un homme à qui l'on veut
 „ attirer un peu de considération :
 „ mais cette charité peut être bé-
 „ nignement interprétée, & je con-
 „ sens qu'elle le soit. Avançons.

„ On répand à Paris une fausse
 „ lettre du Roi de Prusse, à moi
 „ adressée & pleine de la plus cruelle
 „ malignité. J'apprends avec surpri-
 „ se que c'est un M. Walpole, ami
 „ de M. Hume, qui répand cette
 „ lettre ; je lui demande si cela est
 „ vrai ; mais pour toute réponse
 „ il me demande de qui je le tiens.
 „ Un moment auparavant, il m'avoit

„ avoit pas de traître dans le voisinage. Je
 „ demande pardon aux lecteurs de les en-
 „ tretenir de semblables détails.

„ donné une carte pour ce même
 „ M. Walpole , afin qu'il se char-
 „ geât de papiers qui m'importent ,
 „ & que je veux faire venir de Paris
 „ en sûreté.

„ J'apprends que le fils du * Jong-
 „ leur Tronchin , mon plus mortel
 „ ennemi , est non seulement l'ami ,
 „ le protégé de M. Hume , mais
 „ qu'ils logent ensemble , & quand
 „ M. Hume voit que je fais cela ,
 „ il m'en fait la confidence , m'assu-
 „ rant que le fils ne ressemble pas
 „ au pere. J'ai logé quelques nuits
 „ dans cette maison chez M. Hume
 „ avec ma gouvernante , & à l'air ,
 „ à l'accueil dont nous ont honorés
 „ ses hôteses , qui sont ses amies ,
 „ j'ai jugé à la façon dont lui ou

* Nous n'avons pas été autorisés à sup-
 primer cette injure ; mais elle est trop
 grossière & trop gratuite pour blesser le
 célèbre & estimable médecin sur qui elle
 tombe. *Note des éditeurs.*

cet homme qu'il dit ne pas ressembler à son père, ont pu leur parler d'elle & de moi. (9)

Ces faits combinés entr'eux & avec une certaine apparence générale me donnent insensiblement une inquiétude que je repousse avec horreur. Cependant les lettres que j'écris n'arrivent pas; j'en reçois qui ont été ouvertes, & toutes ont passé par les mains de M. Hume (10). Si quelqu'une lui échappe,

(9) Me voilà donc accusé de trahison parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas se trouve par hasard logé dans la même maison que moi; parce que mes hôtes, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement!... Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son père.

(10) Ces imputations d'indiscrétion &

il ne peut cacher l'ardente avidité
de la voir. Un soir, je vois encore
chez lui une manœuvre de lettre
dont je suis frappé. * Après le
d'infidélité sont si odieuses, & les preuves en
sont si ridicules, que je me crois dispensé d'y
répondre.

* Il faut dire ce que c'est que cette ma-
nœuvre. J'écrivais sur la table de M.
Hume, en son absence, une réponse à une
lettre que je venais de recevoir. Il arrive,
très-curieux de savoir ce que j'écrivais &
ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je
ferme ma lettre sans la lui montrer, & com-
me je la mettais dans ma poche, il la de-
mande avidement, disant qu'il l'enverra le
lendemain par le poste. La lettre reste sur
sa table. Lord Newbam arrive, M. Hu-
me sort un moment : je reprends ma lettre,
disant que j'aurai le temps de l'envoyer le
lendemain. Lord Newbam m'offre de l'en-
voyer par le paquet de M. l'Ambassadeur
de France, j'accepte. M. Hume rentre tan-
dis que Lord Newbam fait son enveloppe,
il tire son cachet, M. Hume offre le sien
avec tant d'empressement qu'il faut s'en
servir par préférence. On sonne, Lord
Newbam donne la lettre au Laquais de

so
len
pe
lui
ni
re
se
de
m
re
ta
se

M. E
tend
porte
Laqu
que j
suivre
comm
j'hist
à moi
mais
Ainsi
à ma
parve
vone

„ souper, gardant tous deux le si-
 „ lence au coin de son feu, je m'ap-
 „ perçois qu'il me fixe, comme il
 „ lui arrivoit souvent & d'une ma-
 „ niere dont l'idée est difficile à
 „ rendre. Pour cette fois, son regard
 „ sec, ardent, moqueur & prolongé
 „ devint plus qu'inquiétant. Pour
 „ m'en débarrasser, j'essayai de le fi-
 „ xer à mon tour ; mais en arrê-
 „ tant mes yeux sur les siens, je
 „ sens un frémissement inexplicable,

*M. Hume pour la remettre au sien qui at-
 tend en bas avec son carrosse, afin qu'il la
 porte chez M. l'Ambassadeur. A peine le
 Laquais de M. Hume étoit hors de la porte
 que je me dis, je parie que le Maître va le
 suivre : il n'y manqua pas. Ne sachant
 comment laisser seul Mylord Newbam,
 j'hésitai quelque tems avant que de suivre
 à mon tour M. Hume : je n'aperçus rien,
 mais il vit très bien que j'étois inquiet.
 Ainsi quoique je n'aie reçu aucune réponse
 à ma lettre, je ne doute pas qu'elle ne soit
 parvenue ; mais je doute un peu, je l'a-
 voue, qu'elle n'ait pas été lue auparavant.*

29 & bientôt je suis forcé de les bais-
 30 ser. La physionomie & le ton du
 31 bon David sont d'un bon homme,
 32 mais où, grand Dieu ! ce bon hom-
 33 me emprunte-t-il les yeux dont il
 34 fixe ses amis ?

35 L'impression de ce regard me
 36 reste & m'agite ; mon trouble
 37 augmente jusqu'au faiblissement : si
 38 l'épanchement n'eût succédé, j'é-
 39 touffois. Bientôt un violent re-
 40 mords me gagne ; je m'indigne de
 41 moi-même ; enfin dans un tranf-
 42 port que je me rappelle encore
 43 avec délices, je m'élance à son
 44 cou, je le serre étroitement ; suffo-
 45 qué de sanglots, inondé de larmes,
 46 je m'écrie d'une voix entrecoupée :
 47 *Non, non, David Hume n'est pas*
 48 *un traître ; s'il n'étoit le meilleur*
 49 *des hommes, il faudroit qu'il en fût*
 50 *le plus noir* (11). David Hume me
 51 rend

(11) Tout le dialogue de cette scène est
 artificieusement concerté pour préparer &
 fonder

rend poliment mes embrassements,
 & tout en me frappant de petits
 coups sur le dos, me répète plu-
 sieurs fois d'un ton tranquille :
Quoi, mon cher Monsieur ! Eh mon
cher Monsieur ! Quoi donc, mon
cher Monsieur ! Il ne me dit rien
 de plus ; je sens que mon cœur
 se resserre ; nous allons nous cou-
 cher, & je pars le lendemain pour
 la Province. Arrivé dans cet agréa-
 ble asyle où j'étois venu chercher
 le repos de si loin, je devois le
 trouver dans une maison solitaire,
 commode & riante, dont le mai-
 tre, homme d'esprit & de mérite,
 n'épargnoit rien de ce qui pouvoit
 m'en faire aimer le séjour. Mais
 quel repos peut-on goûter dans la
 vie quand le cœur est agité ! Trou-
 blé de la plus cruelle incertitude,

finir une partie de la fable tissée dans
 cette lettre. On verra ce que j'ai à dire sur
 cet article dans ma réponse à M. Rousseau.

33 & ne sachant que penser d'un
 33 homme que je devois aimer, je
 33 cherchai à me délivrer de ce dou-
 33 te funeste en rendant ma confian-
 33 ce à mon bienfaiteur. Car, pour-
 33 quoi, par quel caprice inconce-
 33 vable eût-il eu tant de zèle à l'ex-
 33 térieur pour mon bien-être, avec
 33 des projets secrets contre mon
 33 honneur ? Dans les observations
 33 qui m'avoient inquiété, chaque
 33 fait en lui-même étoit peu de cho-
 33 se, il n'y avoit que leur concours
 33 d'étonnant, & peut-être instruit
 33 d'autres faits que j'ignorois, M.
 33 Hume pouvoit-il, dans un éclair-
 33 cissement, me donner une solu-
 33 tion satisfaisante. La seule chose
 33 inexplicable étoit qu'il se fût re-
 33 fusé à un éclaircissement que son
 33 honneur & son amitié pour moi
 33 rendoient également nécessaire.
 33 Je voyois qu'il y avoit là quelque
 33 chose que je ne comprenois pas
 33 & que je mourais d'envie d'enten-

57 dre. Avant donc de me décider
 58 absolument sur son compte, je
 59 voulus faire un dernier effort &
 60 lui écrire pour le ramener, s'il se
 61 laissoit séduire à mes ennemis, ou
 62 pour le faire expliquer de manière
 63 ou d'autre. Je lui écrivis une let-
 64 tre qu'il dut trouver fort natu-
 65 relle * s'il étoit coupable, mais
 66 fort extraordinaire s'il ne l'étoit
 67 pas : car, quoi de plus extraordi-
 68 naire qu'une lettre pleine à la fois
 69 de gratitude sur ses services &
 70 d'inquiétude sur ses sentimens,
 71 & où, mettant, pour ainsi dire,
 72 ses actions d'un côté & ses inten-
 73 tions de l'autre, au lieu de parler
 74 des preuves d'amitié qu'il m'avoit
 75 données, je le prie de m'aimer à
 76 cause du bien qu'il m'avoit fait

* Il paroît par ce qu'il m'écrivit en der-
 nier lieu qu'il est très-content de cette
 lettre, & qu'il la trouve fort bien.

„ (12)? Je n'ai pas pris mes précau-
 „ tions d'assez loin pour garder une
 „ copie de cette lettre ; mais , puis-
 „ qu'il les a prises lui , qu'il la mon-
 „ tre ; & quiconque la lira , y voyant
 „ un homme tourmenté d'une peine
 „ secrete , qu'il veut faire entendre
 „ & qu'il n'ose dire , sera curieux ,
 „ je m'assure , de savoir quel éclair-
 „ cissement cette lettre aura produit ,
 „ sur-tout à la suite de la scene pré-
 „ cédente. Aucun , rien du tout.
 „ M. Hume se contente en répon-
 „ se , de me parler des soins obli-
 „ geans que M. Davenport se pro-
 „ pose de prendre en ma faveur. Du
 „ reste , pas un mot sur le principal
 „ sujet de ma lettre , ni sur l'état de
 „ mon cœur dont il devoit si bien
 „ voir le tourment. Je fus frappé

(12) Ma réponse à cela est dans la let-
 tre même de M. Rousseau , du 22 Mars ,
 où l'on trouve le ton de la plus grande
 cordialité , sans aucune réserve , sans la
 moindre apparence de soupçon.

„ de ce silence encore plus que je
 „ ne l'avois été de son flegme à no-
 „ tre dernier entretien. J'avois tort,
 „ ce silence étoit fort naturel après
 „ l'autre & j'aurois dû m'y attendre.
 „ Car quand on a osé dire en face à
 „ un homme : *je suis tenté de vous*
 „ *croire un traître*, & qu'il n'a pas
 „ la curiosité de vous demander *sur*
 „ *quoi* (13), l'on peut compter qu'il
 „ n'aura pareille curiosité de sa vie,
 „ & pour peu que les indices le char-
 „ gent, cet homme est jugé.
 „ Après la réception de sa lettre,
 „ qui tarda beaucoup, je pris enfin
 „ mon parti, & résolu de ne lui
 „ plus écrire. Tout me confirma
 „ bien-tôt dans la résolution de rom-
 „ pre avec lui tout commerce. Cu-
 „ rieux au dernier point du détail
 „ de mes moindres affaires, il ne
 „ s'étoit pas borné à s'en informer

(13) Tout cela porte sur la même fa-
 ble. Voyez la 11e Note.

de moi dans nos entretiens , mais
 j'appris qu'après avoir commencé
 par faire avouer à ma gouvernan-
 te qu'elle en étoit instruite ; il n'a-
 voit pas laissé échapper avec elle
 un seul tête-à-tête (14) sans l'in-
 terroger jusqu'à l'importunité sur
 mes occupations , sur mes ressour-
 ces , sur mes amis , sur mes con-
 noissances , sur leurs noms , leur
 état , leur demeure , & avec une
 adresse Jésuitique , il avoit deman-
 dé séparément les mêmes choses
 à elle & à moi. On doit prendre
 intérêt aux affaires d'un ami , mais
 on doit se contenter de ce qu'il
 veut nous en dire , sur-tout quand
 il est aussi ouvert , aussi confiant
 que moi , & tout ce petit caille-

(14) Je n'ai eu qu'un seul tête-à-tête
 avec sa gouvernante ; ce fut lorsqu'elle
 arriva à Londres. J'avoue qu'il ne me vint
 pas dans l'esprit de l'entretenir d'autre cho-
 se que de M. Rousseau.

5 tage de commerce convient, on
 6 ne peut pas plus mal, à un Philo-
 7 sophe.

8 „ Dans le même tems je reçois
 9 encore deux lettres qui ont été ou-
 10 vertes. L'une de M. Boswel, dont
 11 le cachet étoit en si mauvais état
 12 que M. Davenport, en la recevant,
 13 le fit remarquer au Laquais de M.
 14 Hume; & l'autre de M. d'Ivernois,
 15 dans un paquet de M. Hume, la-
 16 quelle avoit été recachetée au
 17 moyen d'un fer chaud qui, mal
 18 adroitement appliqué, avoit brûlé
 19 le papier autour de l'empreinte.
 20 J'écrivis à M. Davenport pour le
 21 prier de garder par-devers lui tou-
 22 tes les lettres qui lui seroient re-
 23 mises pour moi, & de n'en remet-
 24 tre aucune à personne, sous quel-
 25 que prétexte que ce fût. J'ignore
 26 si M. Davenport, bien éloigné de
 27 penser que cette précaution pût
 28 regarder M. Hume, lui montra
 29 ma lettre; mais je fais que tout

„ disoit à celui-ci qu'il avoit perdu
 „ ma confiance, & qu'il n'en alloit
 „ pas moins son train sans s'embar-
 „ rasser de la recouvrer.

„ Mais que devins-je lorsque je
 „ vis dans les papiers publics la pré-
 „ tendue lettre du Roi de Prusse que
 „ je n'avois pas encore vue, cette
 „ fausse lettre, imprimée en Fran-
 „ çois & en Anglois, donnée pour
 „ vraie, même avec la signature du
 „ Roi, & que j'y reconnus la plume
 „ de M. d'Alembert * aussi sûrement
 „ que si je lui avois vu écrire ?

„ A l'instant un trait de lumière
 „ vint m'éclairer sur la cause secrète
 „ du changement étonnant & prompt
 „ du public Anglois à mon égard,
 „ & je vis à Paris le foyer du com-
 „ plot qui s'exécutoit à Londres.

„ M. d'Alembert, autre ami très-
 „ intime de M. Hume, étoit depuis

* Voyez là-dessus la déclaration de M.
 d'Alembert imprimée à la fin de cette Bro-
 chure. *Note des Editeurs.*

„ long-temps mon ennemi caché , &
 „ n'épioit que les occasions de me
 „ nuire sans se commettre ; il étoit
 „ le seul des gens de lettres d'un cer-
 „ tain nom & de mes anciennes con-
 „ noissances qui ne me fût point
 „ venu voir (15) ou qui ne m'eût
 „ rien fait dire à mon dernier pas-
 „ sage à Paris. Je connoissois ses dis-
 „ positions secretes , mais je m'en
 „ inquiétois peu , me contentant d'en
 „ avertir mes amis dans l'occasion.
 „ Je me souviens qu'un jour , ques-
 „ tionné sur son compte par M.
 „ Hume , qui questionna de même
 „ ensuite ma Gouvernante , je lui
 „ dis que M. d'Alembert étoit un
 „ homme adroit & rusé. Il me con-
 „ tredit avec une chaleur dont je
 „ m'étonnai , ne sachant pas alors
 „ qu'ils étoient si bien ensemble , &

(15) M. Rousseau étoit excédé , disoit-
 „ il , des visites qu'il recevoit ; doit-il se
 „ plaindre que M. d'Alembert , qu'il n'aimoit
 „ pas , ne l'ait pas importuné de la sienne ?

que c'étoit sa propre cause qu'il défendoit.

La lecture de cette lettre m'alarmea beaucoup , & sentant que j'avois été attiré en Angleterre en vertu d'un projet qui commençoit à s'exécuter , mais dont j'ignorois le but , je sentoie le péril sans savoir où il pouvoit être ni de quoi j'avois à me garantir ; je me rappelai alors quatre mots effrayans de M. Hume , que je rapporterai ci-après. Que penser d'un écrit où l'on me faisoit un crime de mes miseres ; qui tendoit à m'ôter la commiseration de tout le monde dans mes malheurs , & qu'on donnoit sous le nom du Prince même qui m'avoit protégé , pour en rendre l'effet plus cruel encore ? Que devois-je augurer de la suite d'un tel début ? Le peuple Anglois lit les papiers publics , & n'est pas déjà trop favorable aux étrangers. Un vêtement qui n'est pas le signe

5. Suffit pour le mettre de mauvaise
 22. humeur. Qu'en doit attendre un
 22. pauvre étranger dans ses promena-
 22. des champêtres, le seul plaisir de
 22. la vie auquel il s'est borné, quand
 22. on aura persuadé à ces bonnes gens
 22. que cet homme aime qu'on le la-
 22. pide ? ils seront fort tentés de lui
 22. en donner l'amusement. Mais ma
 22. douleur, ma douleur profonde &
 22. cruelle, la plus amère que j'aie ja-
 22. mais ressentie, ne venoit pas du
 22. péril auquel j'étois exposé. J'en
 22. avois trop bravé d'autres pour être
 22. fort ému de celui-là. La trahi-
 22. son (16) d'un faux ami, dont j'é-
 22. tois la proie, étoit ce qui portoit

(16) Ce faux ami, c'est moi sans doute ;
 mais cette trahison quelle est-elle ? Quel
 mal ai-je fait ou ai-je pu faire à M. Rousseau ?
 En me supposant le projet caché de le per-
 dre, comment pouvois-je y parvenir par les
 services que je lui rendois ? Si M. Rousseau
 en étoit cru, on me trouveroit bien plus
 imbécille que méchant.

„ dans mon cœur trop sensible l'ac-
 „ cablement , la tristesse & la mort.
 „ Dans l'impétuosité d'un premier
 „ mouvement , dont jamais je ne
 „ fus le maître , & que mes adroits
 „ ennemis savent faire naître pour
 „ s'en prévaloir , j'écris des lettres
 „ pleines de désordre où je ne dé-
 „ guise ni mon trouble ni mon in-
 „ dignation.

„ Monsieur, j'ai tant de choses à
 „ dire qu'en chemin faisant j'en ou-
 „ blie la moitié. Par exemple , une
 „ relation en forme de lettre sur mon
 „ séjour à Montmorency fut portée
 „ par des Libraires à M. Hume qui
 „ me la montra. Je consentis qu'elle
 „ fût imprimée ; il se chargea d'y
 „ veiller ; elle n'a jamais paru. J'a-
 „ vois apporté un exemplaire des
 „ lettres de M. du Peyrou contenant
 „ la relation des affaires de Neuf-
 „ châtel qui me regardent ; je les
 „ remis aux mêmes Libraires à leur
 „ prière pour les faire traduire &

15 réimprimer ; M. Hume se chargea
 20 d'y veiller ; elles n'ont jamais pa-
 25 ru. *. Dès que la fausse lettre du
 30 Roi de Prusse & sa traduction pa-
 35 rurent , je compris pourquoi les
 40 autres écrits restoient supprimés ,
 45 (17) & je l'écrivis aux Libraires.
 50 J'écrivis d'autres lettres qui pro-
 55 bablement ont couru dans Londres :
 60 enfin j'employai le crédit d'un hom-
 65 me de mérite & de qualité pour faire
 70 mettre dans les Papiers une décl-
 75 aration de l'imposture. Dans cette
 80 déclaration , je laissois paroître tou-

* *Les Libraires viennent de me marquer
 que cette Edition est faite & prête à pa-
 roître. Cela peut être , mais c'est trop tard ,
 & qui pis est , trop à propos.*

(17) Il y a environ quatre mois que M.
 Becket , Libraire , dit à M. Rousseau que
 c'étoit une maladie survenue au Traducteur
 qui avoit retardé cette publication. Au reste
 je n'ai jamais promis de donner aucun soin
 à cette édition. M. Becket m'en est garant.

„ te ma douleur & je n'en déguisois
„ pas la cause.

„ Jusqu'ici M. Hume a semblé mar-
„ cher dans les ténèbres. Vous l'allez
„ voir désormais dans la lumière &
„ marcher à découvert. Il n'y a qu'à
„ toujours aller droit avec les gens
„ rusés, tôt ou tard ils se décelent
„ par leurs ruses mêmes.

„ Lorsque cette prétendue lettre
„ du Roi de Prusse fut publiée à Lon-
„ dres, M. Hume, qui certaine-
„ ment savoit qu'elle étoit supposée,
„ puisque je le lui avois dit, n'en dit
„ rien, ne m'écrivit rien, se tait &
„ ne songe pas même à faire, en fa-
„ veur de son ami absent, aucune
„ déclaration de la vérité (18). Il
„ ne falloit, pour aller au but, que
„ laisser dire & se tenir coi ; c'est
„ ce qu'il fit.

(18) Personne ne pouvoit se méprendre
sur la supposition de la lettre, & d'ailleurs
M. Walpole étoit connu pour en être l'Au-
teur.

„ M. Hume ayant été mon con-
 „ ducteur en Angleterre , y étoit ,
 „ en quelque façon , mon protecteur ,
 „ mon patron. S'il étoit naturel qu'il
 „ prit ma défense , il ne l'étoit pas
 „ moins qu'ayant une protestation
 „ publique à faire , je m'adressasse à
 „ lui pour cela. Ayant déjà cessé (19)
 „ de lui écrire , je n'avois garde de
 „ recommencer. Je m'adresse à un
 „ autre. Premier soufflet sur la joue
 „ de mon Patron. Il n'en sent rien.
 „ En disant que la lettre étoit fa-
 „ briquée à Paris , il m'importoit fort
 „ peu lequel on entendit de M. d'A-
 „ lembert ou de son prête-nom M.
 „ Walpole ; mais en ajoutant que
 „ ce qui navroit & déchiroit mon
 „ cœur étoit que l'imposteur avoit
 „ des complices en Angleterre , je
 „ m'expliquois avec la plus grande

(19) M. Rousseau manque ici de mé-
 moire. Il oublie que seulement huit jours
 auparavant il m'avoit écrit une lettre très-
 cordiale. Voyez la lettre du 29 Mars.

„ charté pour leur ami qui étoit à
 „ Londres, & qui vouloit passer pour
 „ le mien. Il n'y avoit certainement
 „ que lui seul en Angleterre dont la
 „ haine pût déchirer & navrer mon
 „ cœur. Second soufflet sur la joue
 „ de mon Patron. Il n'en sent rien.

„ Au contraire, il feint maligne-
 „ ment que mon affliction venoit
 „ seulement de la publication de
 „ cette lettre, afin de me faire passer
 „ pour un homme vain qu'une sa-
 „ tyre affecte beaucoup. Vain ou
 „ non, j'étois mortellement affligé ;
 „ il le savoit & ne m'écrivoit pas
 „ un mot. Ce tendre ami, qui a tant
 „ à cœur que ma bourse soit pleine,
 „ se soucie assez peu que mon cœur
 „ soit déchiré.

„ Un autre écrit paroît bientôt
 „ dans les mêmes feuilles de la même
 „ main que le premier, plus cruel
 „ encore, s'il étoit possible, & où
 „ l'Auteur ne peut déguiser sa rage
 „ sur l'accueil que j'avois reçu à

„ Par
 „ plu
 „ not
 „ alle
 „ &
 „ lass
 „ mè
 „ des
 „ rép
 „ tru
 „ d'a
 „ cha
 „)
 „ ter
 „ M.
 „ du
 „ Pri
 „ de
 „ mo
 „ plu
 „ il
 „ vo
 „ l'o
 „ (20
 „ prêter

„ Paris (20). Cet écrit ne m'affecta
 „ plus ; il ne m'apprenoit rien de
 „ nouveau. Les libelles pouvoient
 „ aller leur train sans m'émouvoir,
 „ & le volage public lui-même se
 „ lassoit d'être longtems occupé du
 „ même sujet. Ce n'est pas le compte
 „ des comploteurs qui, ayant ma
 „ réputation d'honnête homme à dé-
 „ truire, veulent de maniere ou
 „ d'autre en venir à bout. Il fallut
 „ changer de batterie.

„ L'affaire de la pension n'étoit pas
 „ terminée. Il ne fut pas difficile à
 „ M. Hume d'obtenir de l'humanité
 „ du Ministre & de la générosité du
 „ Prince qu'elle le fût. Il fut chargé
 „ de me le marquer, il le fit. Ce
 „ moment fut, je l'avoue, un des
 „ plus critiques de ma vie. Combien
 „ il m'en coûta pour faire mon de-
 „ voir ! Mes engagements précédens,
 „ l'obligation de correspondre avec

(20) Je n'ai aucune connoissance de ce
 prétendu libelle.

„ respect aux bontés du Roi, l'hon-
 „ neur d'être l'objet de ses atten-
 „ tions, de celle de son Ministre,
 „ le desir de marquer combien j'y
 „ étois sensible, même l'avantage
 „ d'être un peu plus au large en ap-
 „ prochant de la vieillesse, accablé
 „ d'ennuis & de maux, enfin l'em-
 „ barras de trouver une excuse hon-
 „ nête pour éluder un bienfait dé-
 „ presqu'accepté ; tout me rendoit
 „ difficile & cruelle la nécessité d'y
 „ renoncer ; car il le falloit assu-
 „ rément, ou me rendre le plus vil
 „ de tous les hommes en devenant
 „ volontairement l'obligé de celui
 „ dont j'étois trahi.

„ Je fis mon devoir, non sans pei-
 „ ne, j'écrivis directement à M. le Gé-
 „ néral Conway, & avec autant de
 „ respect & d'honnêteté qu'il me
 „ fut possible, sans refus absolu, je
 „ me défendis pour le présent de l'ac-
 „ cepter. M. Hume avoit été le né-
 „ gociateur de l'affaire, le seul même

„ qui en eût parlé ; non-seulement
 „ je ne lui répondis point , quoique
 „ ce fut lui qui m'eût écrit , mais je
 „ ne dis pas un mot de lui dans ma
 „ lettre. Troisième soufflet sur la
 „ joue de mon patron , & pour ce-
 „ lui-là , s'il ne le sent pas , c'est
 „ assurément sa faute : il n'en sent
 „ rien.

„ Ma lettre n'étoit pas claire & ne
 „ pouvoit l'être pour M. le Général
 „ Coqway , qui ne savoit pas à quoi
 „ tenoit ce refus , mais elle l'étoit
 „ fort pour M. Hume qui le savoit
 „ très-bien ; cependant , il feint de
 „ prendre le change tant sur le sujet
 „ de ma douleur , que sur celui de mon
 „ refus , & dans un billet qu'il m'é-
 „ crit il me fait entendre qu'on me
 „ ménagera la continuation des bon-
 „ tés du Roi si je me ravise sur la
 „ pension. En un mot il prétend à
 „ toute force , & quoi qu'il arrive ,
 „ demeurer mon patron malgré moi.
 „ Vous jugez bien , Monsieur , qu'il

„ n'attendoit pas de réponse & à
 „ n'en eut point.

„ Dans ce même tems à peu près,
 „ car je ne fais pas les dates, & cette
 „ exactitude ici n'est pas nécessaire,
 „ parut une lettre de M. de Voltaire
 „ à moi adressée avec une traduction
 „ Angloise, qui renchérit encore sur
 „ l'original. Le noble objet de ce
 „ spirituel ouvrage est de m'attirer
 „ le mépris & la haine de ceux chez
 „ qui je me suis réfugié. Je ne dou-
 „ tai point que mon cher Patron
 „ n'eût été un des instrumens de
 „ cette publication, sur-tout quand
 „ je vis qu'en tâchant d'aliéner de
 „ moi ceux qui pouvoient en ce pays
 „ me rendre la vie agréable, on
 „ avoit omis de nommer celui qui
 „ m'y avoit conduit. On savoit sans
 „ doute que c'étoit un soin superflu
 „ & qu'à cet égard rien ne restoit à
 „ faire. Ce nom si maladroitement
 „ oublié dans cette lettre, me rap-
 „ pella ce que dit Tacite du portrait

de
 fui
 gu
 éto
 Hu
 qu
 tou
 leu
 lem
 bie
 n'y
 Eh
 tres
 là?
 let

(21)
 pour
 il m'a
 une let
 vude
 mais e
 Quant
 de son
 (22)

de Brutus omis dans une pompe
funèbre, que chacun l'y distin-
guoit, précisément parce qu'il n'y
étoit pas.

On ne nommoit donc pas M.
Hume; mais il vit avec les gens
qu'on nommoit. Il a pour amis
tous mes ennemis, on le fait : ail-
leurs les Tronchin, (21) les d'A-
lembert, les Voltaire; mais il y a
bien pis à Londres, c'est que je
n'y ai pour ennemis que ses amis.
Eh pourquoi y en aurois-je d'au-
tres? Pourquoi même y ai-je ceux-
là? Qu'ai-je fait à Lord (22) Litt-
leton, que je ne connois même

(21) Je n'ai jamais été assez heureux
pour me rencontrer avec M. de Voltaire :
il m'a fait seulement l'honneur de m'écrire
une lettre il y a environ trois ans. Je n'ai
vu de ma vie M. Tronchin, & je n'ai ja-
mais eu le moindre commerce avec lui.
Quant à M. d'Alembert, je me fais gloire
de son amitié.

(22) M. Rousseau voyant dans les pa-

pas ? Qu'ai-je fait à M. Walpole
 que je ne connois pas davantage ?
 Que savent-ils de moi , sinon que
 je suis malheureux & l'ami de leur
 ami Hume ? Que leur a-t-il donc
 dit , puisque ce n'est que par lui
 qu'ils me connoissent ? Je crois
 bien qu'avec le rôle qu'il fait il ne
 se démasque pas devant tout le
 monde ; ce ne seroit plus être mas-
 qué. Je crois bien qu'il ne parle

piers publics l'annonce d'une lettre qui lui
 étoit adressée sous le nom de M. de Vol-
 taire , écrivit à M. Davenport , qui étoit
 alors à Londres , pour le prier de la lui ap-
 porter. Je dis à M. Davenport que la copie
 imprimée étoit très fautive ; mais que j'en
 demanderois au Lord Littleton une copie
 manuscrite qui étoit correcte. Cela suffit
 M. Rousseau pour lui faire conclure que
 le Lord Littleton est son ennemi mortel &
 mon intime ami , & que nous conspirons
 ensemble contre lui. Il auroit dû plutôt
 conclure que la copie , qui avoit été im-
 primée , ne venoit pas de moi.

pas de moi à M. le Général Conway ni à M. le Duc de Richmond, comme il en parle dans ses entretiens secrets avec M. Walpole & dans sa correspondance secrète avec M. d'Alembert ; mais qu'on découvre la trame qui s'ourdit à Londres depuis mon arrivée, & l'on verra si M. Hume n'en tient pas les principaux fils.

Enfin le moment venu qu'on croit propre à frapper le grand coup, on en prépare l'effet par un nouvel écrit fatyrique qu'on fait mettre dans les papiers (23). S'il m'étoit resté jusqu'alors le moindre doute, comment auroit-il pu tenir devant cet écrit, puisqu'il contenoit des faits qui n'étoient connus que de M. Hume, chargés,

(23) Je n'ai jamais vu cette piece, ni avant ni après sa publication, & tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoissance.

il est vrai , pour les rendre odieux
au public.

On dit dans cet écrit que j'ouvris
ma porte aux Grands & que je
la fermai aux Petits. Qui est-ce qui
fait à qui j'ai ouvert ou fermé ma
porte que M. Hume, avec qui j'ai
demeuré & par qui sont venus
tous ceux que j'ai vus ? Il faut en
excepter un Grand que j'ai reçu
de bon cœur sans le connoître,
& que j'aurois reçu de bien meilleur
cœur encore si je l'avois connu. Ce fut M. Hume qui me donna
son nom quand il fut parti. En
l'apprenant j'eus un vrai chagrin
que, daignant monter au second
étage, il ne fût pas entré au premier.

Quand aux Petits, je n'ai rien à
dire. J'aurois désiré voir moins
de monde; mais, ne voulant déplaire à personne, je me laissai
diriger par M. Hume, & j'ai reçu
de mon mieux tous ceux qu'il m'a
présentés.

présentés sans distinction de Petits
ni de Grands.

On dit dans ce même écrit que
je reçois mes parens froidement ,
pour ne rien dire de plus. Cette
généralité consiste à avoir une fois
reçu avec froidement le seul parent
qui n'est hors de Genève , & cela
en présence de M. Hume (24).
C'est nécessairement ou M. Hume
ou ce parent qui a fourni cet arti-
cle. Or mon cousin , que j'ai tou-
jours connu pour bon parent &
pour honnête homme , n'est point
capable de fournir à des satyres
publiques contre moi. D'ailleurs ,
borné par son état à la société des
gens de commerce , il ne vit pas
avec les gens de lettres , ni avec
ceux qui fournissent des articles

(24) Je n'étois pas présent , lorsque M.
Boswell reçut son cousin. Je les vis ensemble
un seul moment , sur la terrasse
de Buckingham - Street.

dans les papiers , encore moins
 avec ceux qui s'occupent à des
 satyres. Ainsi l'article ne vient pas
 de lui. Tout au plus puis-je pen-
 ser que M. Hume aura tâché de
 le faire jaser , ce qui n'est pas abso-
 lument difficile , & qu'il aura tou-
 né ce qu'il lui a dit de la manière
 la plus favorable à ses vues. Il est
 bon d'ajouter qu'après ma rupture
 avec M. Hume j'en avois écrit
 ce coufin-là.

Enfin , on dit dans ce manuscrit
 écrit que je suis sujet à changer
 d'amis. Il ne faut pas être bien
 fin pour comprendre à quoi cela
 prépare.

Distinguons. J'ai depuis vingt-
 cinq & trente ans des amis très-
 solides. J'en ai de plus nouveaux,
 mais non moins sûrs , que je per-
 drai plus longtemps si je vis. Je
 n'ai pas en général trouvé la même
 sûreté chez ceux que j'ai faits pas-
 ser mi les gens de lettres. Aussi j'en

ai changé quelquefois , & j'en changerai tant qu'ils me seront suspects ; car je suis bien déterminé à ne garder jamais d'amis par bienfaisance : je n'en veux avoir que pour les aimer.

Si jamais j'eus une conviction intime & certaine , je l'ai que M. Hume a fourni les matériaux de cet écrit. Bien plus , non-seulement j'ai cette certitude , mais il m'est clair qu'il a voulu que je l'eusse : car comment supposer un homme aussi fin , assez mal-adroit pour se découvrir à ce point , voulant se cacher ?

Quel étoit son but ? Rien n'est plus clair encore. C'étoit de porter mon indignation à son dernier terme , pour amener avec plus d'éclat le coup qu'il me préparoit. Il fait que pour me faire faire bien des sottises il suffit de me mettre en colère. Nous sommes au mo-

ment critique qui montrera s'il a bien ou mal raisonné.

Il faut se posséder autant que fait M. Hume, il faut avoir son flegme & toute sa force d'esprit pour prendre le parti qu'il prit, après tout ce qui s'étoit passé. Dans l'embarras où j'étois, écrivant à M. le Général Conway, je ne pus remplir ma lettre que de phrases obscures dont M. Hume fit, comme mon ami, l'interprétation qu'il lui plut. Supposant donc, quoi qu'il fût très-bien le contraire, que c'étoit la clause du secret qui me faisoit de la peine, il obtient de M. le Général qu'il voudroit bien s'employer pour la faire lever. Alors cet homme Stoïque & vraiment insensible m'écrit la lettre la plus amicale où il me marque qu'il s'est employé pour faire lever la clause, mais qu'avant toute chose il faut savoir si je veux accepter sans cette condition, pour ne

pas exposer Sa Majesté à un second refus.

C'étoit ici le moment décisif , la fin , l'objet de tous ses travaux. Il lui falloit une réponse , il la vouloit. Pour que je ne pusse me dispenser de la faire il envoya à M. Davenport un duplicata de sa lettre , & non content de cette précaution , il m'écrivit dans un autre billet qu'il ne sauroit rester plus long-temps à Londres pour mon service. La tête me tourna presque en lisant ce billet. De mes jours je n'ai rien trouvé de plus inconcevable.

Il l'a donc enfin cette réponse tant désirée , & se presse déjà d'en triompher. Déjà écrivant à M. Davenport , il me traite d'homme féroce & de monstre d'ingratitude. Mais il lui faut plus. Ses mesures sont bien prises , à ce qu'il pense : nulle preuve contre lui ne peut

échapper. Il veut une explication :
il l'aura ; & la voici.

Rien ne la conclut mieux que
le dernier trait qui l'amene. Seul
il prouve tout & sans réplique.

Je veux supposer, par impossi-
ble, qu'il n'est rien revenu à M.
Hume de mes plaintes contre lui :
il n'en fait rien, il les ignore aussi
parfaitement que s'il n'eût été fau-
filé avec personne qui en fût in-
struit, aussi parfaitement que si du-
rant ce tems il eût vécu à la Chine
(25). Mais ma conduite immé-
diate entre lui & moi ; les derniers
mots si frappans que je lui dis à
Londres ; la lettre qui suivit pleine
d'inquiétude & de crainte ; mon
silence obstiné plus énergique que
des paroles ; ma plainte amère &

(25) Comment aurois-je deviné ces chi-
mériques soupçons ? M. Davenport, la seule
personne de ma connoissance qui vit alors
M. Rousseau, m'assure qu'il les igno-
rait parfaitement lui-même.

publique au sujet de la lettre de
 M. d'Alembert ; ma lettre au Mi-
 nistre, qui ne m'a point écrit, en
 reponse à celle qu'il m'écrivit lui-
 même, & dans laquelle je ne dis
 pas un mot de lui ; enfin mon re-
 fus, sans daigner m'adresser à lui,
 d'acquiescer à une affaire qu'il a
 traitée en ma faveur, moi le sa-
 chant, & sans opposition de ma
 part ; tout cela parle seul du ton
 le plus fort, je ne dis pas à tout
 homme qui auroit quelque senti-
 ment dans l'ame, mais à tout hom-
 me qui n'est pas hébété.

Quoi, après que j'ai rompu tout
 commerce avec lui depuis près de
 trois mois, après que je n'ai ré-
 pondu à pas une de ses lettres,
 quelque important qu'en fut le su-
 jet, environné des marques publi-
 ques & particulieres de l'affliction
 que son infidélité me cause, cet
 homme éc'airé, ce beau gé. nie na-
 turellement si clair-voyant & vo-

„ lentement si stupide, ne voit
 „ rien, n'entend rien, ne sent rien,
 „ n'est ému de rien, & sans un seul
 „ mot de plainte, de justification,
 „ d'explication, il continue à se
 „ donner, malgré moi, pour moi
 „ les soins les plus grands, les plus
 „ empressés ! il m'écrit affectueuse-
 „ ment qu'il ne peut rester à Lon-
 „ dres plus long-tems pour mon ser-
 „ vice, comme si nous étions d'ac-
 „ cord qu'il y restera pour cela ! Cet
 „ aveuglement, cette impassibilité,
 „ cette obstination ne sont pas dans
 „ la nature, il faut expliquer cela
 „ par d'autres motifs. Mettons cette
 „ conduite dans un plus grand jour,
 „ car c'est un point décisif.

„ Dans cette affaire il faut néces-
 „ sairement que M. Hume soit le
 „ plus grand ou le dernier des hom-
 „ mes, il n'y a pas de milieu. Resté
 „ à voir lequel c'est des deux.

„ Malgré tant de marques de dé-
 „ dain de ma part, M. Hume avoit-

„ Il l'étonnante générosité de vou-
 „ loir me servir sincèrement ? Il fa-
 „ voit qu'il m'étoit impossible d'ac-
 „ cepter ses bons offices tant que
 „ j'aurois de lui les sentimens que
 „ j'avois conçus. Il avoit éludé l'ex-
 „ plication lui-même. Ainsi me ser-
 „ vant sans se justifier il rendoit ses
 „ soins inutiles ; il n'étoit donc pas
 „ généreux.

„ S'il supposoit qu'en cet état j'ac-
 „ cepterois ses soins , il supposoit
 „ donc que j'étois un infame. C'étoit
 „ donc pour un homme qu'il ju-
 „ geoit être un infame qu'il sollici-
 „ toit avec tant d'ardeur une pension
 „ du Roi ? Peut-on rien penser de
 „ plus extravagant ?

„ Mais que M. Hume , suivant
 „ toujours son plan , se soit dit à
 „ lui-même : voici le moment de
 „ l'exécution ; car , pressant Rouf-
 „ seau d'accepter la pension , il fau-
 „ dra qu'il l'accepte ou qu'il la refu-
 „ se. S'il l'accepte , avec les preuves

20 que j'ai en main, je le déshonore
 20 complètement ; s'il la refuse après
 20 l'avoir acceptée, on a levé tout
 20 prétexte, il faudra qu'il dise pour-
 20 quoi. C'est-là que je l'attends ; s'il
 20 m'accuse il est perdu.

20 Si, dis-je, M. Hume a raisonné
 20 ainsi, il a fait une chose fort con-
 20 séquente à son plan, & par-là
 20 même ici fort naturel, & il n'y a
 20 que cette unique façon d'expli-
 20 quer sa conduite dans cette affai-
 20 re ; car elle est inexplicable dans
 20 toute autre supposition : si ce
 20 n'est pas démontré, jamais rien
 20 ne le sera.

20 L'état critique où il m'a réduit
 20 me rappelle bien fortement les
 20 quatre mots dont j'ai parlé ci-de-
 20 vant, & que je lui entendis dire
 20 & répéter dans un tems où je n'en
 20 pénétrois guère la force. C'était
 20 la première nuit qui suivit notre
 20 départ de Paris. Nous étions cou-
 20 chés dans la même chambre, &

plusieurs fois dans la nuit, je l'entends s'écrier en François avec une véhémence extrême (26): *Je tiens J. J. Rousseau*. J'ignore s'il veilloit ou s'il dormoit. L'expression est remarquable dans la bouche d'un homme qui fait trop bien le François pour se tromper sur la force & le choix des termes. Cependant je pris, & je ne pouvois manquer alors de prendre ces mots dans un sens favorable, quoique le ton l'indiquât encore moins que l'expression: c'est un ton dont il m'est impossible de donner l'idée, & qui correspond très-bien aux regards dont j'ai parlé. Chaque fois

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant, & je suis encore moins sûr c'est en François que je rêve; mais M. Rousseau, qui ne fait pas si je dormais ou si je veillois quand je prononçois ces terribles paroles, avec une si terrible voix, est-il certain d'avoir été bien éveillé lors, qu'il les a entendues?

20 qu'il dit ces mots, je sentis un
 20 treffaillement d'effroi dont je n'é-
 20 tois pas le maître; mais il ne me
 20 fallut qu'un moment pour me re-
 20 mettre & rire de ma terreur. Dès
 20 le lendemain tout fut si parfaite-
 20 ment oublié que je n'y ai pas même
 20 pensé durant tout mon séjour
 20 à Londres & au voisinage. Je ne
 20 m'en suis souvenu qu'ici où tant
 20 de choses m'ont rappelé ces pa-
 20 roles, & me les rappellent, pour
 20 ainsi dire, à chaque instant.
 20 Ces mots dont le ton retentit
 20 sur mon cœur comme s'ils venoient
 20 d'être prononcés, les longs & su-
 20 neux regards tant de fois lancés
 20 sur moi, les petits coups sur le
 20 dos avec des mots de *Mon cher*
 20 *Monsieur*, en réponse au soupçon
 20 d'être un traître; tout cela m'af-
 20 fecte à un tel point après le reste,
 20 que ces souvenirs, fussent-ils les
 20 seuls, feroient tout retour à
 20 la confiance, & il n'y a pas une

22 nuit où ces mots , *Je tiens J. J.*
 22 *Roussseau* , ne sonnent encore à
 22 mon oreille , comme si je les en-
 22 tendois de nouveau.

22 Oui , M. Hume , vous me te-
 22 nez , je le fais , mais seulement par
 22 des choses qui me sont extérieu-
 22 res : vous me tenez par l'opinion ;
 22 par les jugemens des hommes ;
 22 vous me tenez par ma réputation ;
 22 par ma sûreté peut-être ; tous les
 22 préjugés sont pour vous ; il vous
 22 est aisé de me faire passer pour un
 22 monstre , comme vous avez com-
 22 mencé , & je vois déjà l'exultation
 22 barbare de mes implacables enne-
 22 mis. Le public , en général , ne
 22 me fera pas plus de grâce. Sans
 22 autre examen , il est toujours pour
 22 les services rendus , parce que cha-
 22 cun est bien aisé d'inviter à lui ex-
 22 rendre , en montrant qu'il fait les
 22 sentir. Je prévois aisément la suite
 22 de tout cela , sur-tout dans le pays
 22 où vous m'avez conduit , & où.

5 sans amis ; étranger à tout le mon-
 10 de , je suis presque à votre merci.
 15 Les gens sensés comprendront ce-
 20 pendant , que , loin que j'aie pu
 25 chercher cette affaire , elle étoit
 30 ce qui pouvoit m'arriver de plus
 35 terrible dans la position où je suis :
 40 ils sentiront qu'il n'y a que ma
 45 haine invincible pour toute faul-
 50 seté & l'impossibilité de marquer
 55 de l'estime à celui pour qui je l'ai
 60 perdue , qui aient pu m'empêcher
 65 de dissimuler quand tant d'intérêts
 70 m'en faisoient une loi : mais les
 75 gens sensés sont en petit nombre
 80 & ce ne sont pas eux qui font du
 85 bruit.

90 Oui , Mr Hume , vous me te-
 95 nez par tous les liens de cette
 100 vie ; mais vous ne me tenez ni
 105 par ma vertu ni par mon coura-
 110 ge , indépendant de vous & des
 115 hommes , & qui me restera tout
 120 entier malgré vous . Ne pensez pas
 125 m'effrayer par la crainte du sort

27 qui m'attend. Je connois les ju-
 28 gemens des hommes, je suis ac-
 29 coutumé à leur injustice, & j'ai
 30 appris à les peu redouter. Si votre
 31 parti est pris, comme j'ai tout
 32 lieu de le croire, soyez sûr que
 33 le mien ne l'est pas moins. Mon
 34 corps est affoibli, mais jamais mon
 35 ame ne fut plus ferme. Les hommes
 36 seront & diront ce qu'ils vou-
 37 dront, peu m'importe; ce qui
 38 m'importe est d'achever, comme
 39 j'ai commencé, d'être droit &
 40 vrai jusqu'à la fin, quoiqu'il ar-
 41 rive, & de n'avoir pas plus à me
 42 reprocher une lâcheté dans mes
 43 miseres qu'une insolence dans ma
 44 prospérité. Quelque opprobre qui
 45 m'attende & quelque malheur qui
 46 me menace, je suis prêt. Quoi-
 47 qu'à plaindre, je le serai moins
 48 que vous, & je vous laisse pour
 49 toute vengeance le tourment de
 50 respecter, malgré vous, l'infortu-
 51 né que vous accablez.

„ En achevant cette lettre, je suis
 „ surpris de la force que j'ai eue de
 „ l'écrire. Si l'on mourait de dou-
 „ leur, j'en serois mort à chaque
 „ ligne. Tout est également incom-
 „ préhensible dans ce qui se passe.
 „ Une conduite pareille à la votre
 „ n'est pas dans la nature, elle est
 „ contradictoire; & cependant elle
 „ m'est démontrée. Abynie des deux
 „ côtés! je périss dans l'un ou dans
 „ l'autre. Je suis le plus malheureux
 „ des humains si vous êtes coupa-
 „ ble, j'en suis le plus vil si vous
 „ êtes innocent. Vous me faites de-
 „ sirer d'être cet objet méprisable.
 „ Oui, l'état où je me verrois pro-
 „ terné, foulé sous vos pieds, criant
 „ miséricorde & faisant tout pour
 „ l'obtenir, publiant à haute voix
 „ mon indignité & rendant à vos
 „ vertus le plus éclatant hommage,
 „ seroit pour mon cœur un état
 „ d'épanouissement & de joie, après
 „ l'état d'étonnement & de mort;

„ ou
 „ qu'
 „ des
 „ cela
 „ vou
 „ les
 „ tite
 „ l'au
 „ que
 „ poin
 „ qui
 „ puis
 „ si vo
 „ just
 „ adie

Je d
 rois q
 mémoi
 à écri

ou vous l'avez mis. Il ne me reste
 qu'un mot à vous dire. Si vous
 êtes coupable, ne m'écrivez plus ;
 cela seroit inutile , & sûrement
 vous ne me tromperez pas. Si vous
 êtes innocent, daignez vous jus-
 tifier. Je connais mon devoir, je
 l'aime & l'aimerai toujours, quel-
 que rude qu'il puisse être. Il n'y a
 point d'abjection dont un cœur,
 qui n'est pas né pour elle, ne
 puisse revenir. Encore un coup,
 si vous êtes innocent, daignez vous
 justifier : si vous ne l'êtes pas,
 adieu pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque tems si je fe-
 rois quelque réponse à cet étrange
 mémoire ; à la fin je me déterminai
 à écrire la lettre suivante.



M. HUME A M. ROUSSEAU.

Le 22 Juillet 1766.

Monseigneur,

Je ne répondrai qu'à un seul article de votre longue lettre ; c'est à celui qui regarde la conversation que nous avons eue ensemble, le soir qui a précédé votre départ. M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il avoit une chaise de retour prête à partir pour Wootton ; je crois même qu'il le fit annoncer dans les papiers publics, afin de mieux vous tromper. Son intention étoit de vous épargner une partie de la dépense du voyage, ce que je regardois comme un projet louable ; mais je n'eus aucune part à cette idée ni à son exécution. Il vous vint cependant quelque soupçon de l'artifice, tandis que nous étions au

coin de mon fen, & vous me re-
 prochâtes d'y avoir participé : je
 tâchai de vous appaiser & de dé-
 tourner la conversation ; mais ce
 fut inutilement. Vous restâtes quel-
 que tems affis , ayant un air som-
 bre & gardant le silence, ou me
 regardant avec beaucoup d'hu-
 meur ; après quoi vous vous levâ-
 tes & fites un tour ou deux dans
 la chambre ; enfin tout d'un coup
 & à mon grand étonnement vous
 vintes vous jeter sur mes genoux ,
 & passant vos bras autour de mon
 cou , vous m'embrassâtes avec un
 air de transport, vous baignâtes
 mon visage de vos larmes & vous
 vous écriâtes : *Mon cher ami, me*
pardonnerez-vous jamais cette ex-
travagance ? Après tant de peines
que vous avez prises pour m'obli-
ger , après les preuves d'amitié sans
nombre que vous m'avez données ,
se peut-il que je paye vos services
de tant d'humour & de brusquerie ?

Mais en me pardonnant, vous m'
 donnerez une nouvelle marque de
 votre amitié, & j'espère que lors-
 que vous verrez le fond de mon
 cœur, vous trouverez qu'il n'en est
 pas indigne. Je fus extrêmement
 touché, & je crois qu'il se passa
 entre nous une scène très-tendre.
 Vous ajoutâtes, sans doute par
 forme de compliment, que quoi
 que j'eusse d'autres titres plus forts
 pour mériter l'estime de la posté-
 rité, cependant l'attachement ex-
 traordinaire que je marquois à un
 homme malheureux & persécuté,
 seroit peut-être compté pour quel-
 que chose.

Cet incident étoit assez remar-
 quable, & il est impossible que
 vous ou moi l'ayons si prompte-
 ment oublié; mais vous avez eu
 l'assurance de m'en parler deux
 fois d'une manière si différente,
 ou plutôt si opposé, qu'en persis-
 tant, comme je fais dans mon

récit, il s'ensuit nécessairement qu'un de nous deux est un menteur. Vous imaginez peut-être que cette aventure s'étant passée entre nous & sans témoins, il faudra balancer la crédibilité de votre témoignage & du mien, mais vous n'avez pas cet avantage ou ce désavantage, de quelque manière que vous vouliez l'appeller : je produirai contre vous d'autres preuves, qui mettront la chose hors de contestation.

1°. Vous n'avez pas fait attention que j'avois une lettre écrite de votre main (1) qui ne peut

(1) C'est celle du 22 Mars, qui est pleine de cordialité & qui prouve que M. Laffieu ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ces noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent. On voit seulement à la fin de sa lettre quel est son état d'humeur sur l'affaire de sa

pas absolument se concilier avec
votre récit, & qui confirme le
mien.

2°. J'ai conté le fait le lende-
main ou le surlendemain à M. De-
venport, dans l'intention d'em-
pêcher qu'il n'eût recours, pour
vous obliger dans la suite, à de
semblables finesses; il s'en souvien-
dra sûrement.

3°. Comme cette aventure con-
tée ici à plusieurs de mes amis,
paroissoit vous faire honneur, j'
l'ai même écrite à Madame * la
C. de ** à Paris. Personne, je
pense, n'imagina que je préparois
d'avance une apologie, au cas que
je me brouillasse avec vous, évé-
nement que j'aurois regardé alors
comme le plus incroyable de tous
les événemens humains; d'autant

* Cette Dame a exigé qu'on supprimât
son nom. Note des Éditeurs.

plus que nous étions peut-être
 séparés pour jamais , & que je
 continuois à vous rendre les servi-
 ces les plus essentiels.

4°. Le fait, tel que je le rap-
 porte, est conséquent & raisonna-
 ble ; mais il n'y a pas le sens com-
 mun dans votre récit. Quoi ? parce
 que dans quelques momens de dis-
 traction ou de rêverie , allez or-
 dinaire aux personnes occupées ,
 j'aurai eu un regard fixe , vous
 ne soupçonneriez d'être un traître ,
 & vous avez l'assurance de me dé-
 clarer cet atroce & ridicule soup-
 çon ? Car vous ne prétendez pas
 même avoir eu , avant votre dé-
 part de Londres , d'autres motifs
 solides de soupçon contre moi ?

Je n'entrerai dans aucun autre
 détail sur votre lettre ; vous sca-
 vez trop bien vous-même com-
 bien tous les autres articles en sont
 dénués de fondement. J'ajouterai

seulement en général que je pou-
 vois il y a un mois un plaisir in-
 sensible, en songeant que malgré
 bien des difficultés j'étois parvenu
 par ma confiance & mes soins,
 & par de-là même mes plus vives
 espérances, à sauver votre réputation,
 votre honneur & votre fortune;
 mais cette confiance a bientôt été
 suivie de ce point le plus dur,
 en vous voyant gratuitement &
 volontairement repousser ces bons
 loins de vous & vous déclarer l'en-
 nemi de votre propre repos, de
 votre fortune & de votre honneur;
 dois-je être étonné, après cela,
 que vous soyez mon ennemi?
 Adieu & pour toujours".

D. H.

Il ne me reste qu'à joindre à tous
 ces papiers la lettre que M. Walpole
 m'a écrite & qui prouve que je n'ai
 en aucune part à tout ce qui concerne
 la prétendue lettre du Roi de Prusse.

M. WAL-

M. WALPOLE A M. HUME.

St-Augustin-Sirens, le 26 Juillet 1766.

Je ne peux pas me rappeler avec précision le tems où j'ai écrit la lettre du Roi de Prusse; mais je vous assure, avec la plus grande vérité, que c'étoit plusieurs jours avant votre départ de Paris & avant l'arrivée de Rousseau à Londres; & je peux vous en donner une forte preuve; car, non-seulement par égard pour vous, je cachai la lettre tant que vous restâtes à Paris; mais ce fut aussi la raison pour laquelle, par délicatesse pour moi-même, je ne voulus pas aller le voir, quoique vous me l'eussiez souvent proposé. Je ne trouvois pas qu'il fût honnête d'aller faire une visite cordiale à un homme, ayant dans ma poche une lettre où je le tournois

F.

25 en ridicule. Vous avez pleine li-
 25 berté, mon cher Monsieur, de
 25 faire usage, soit auprès de Rouf-
 25 seau, soit auprès de tout autre,
 25 de ce que je dis ici pour votre
 25 justification: je serois bien fâché
 25 d'être cause qu'on vous fit aucun
 25 reproche. J'ai un mépris profond
 25 pour Rousseau & une parfaite in-
 25 différence sur ce qu'on pensera de
 25 cette affaire; mais, s'il y a en cela
 25 quelque faute, ce que je suis bien
 25 loin de croire, je la prends sur
 25 mon compte. Il n'y a point de
 25 talens qui m'empêchent de rire de
 25 celui qui les possède, s'il est un
 25 charlatan; mais, s'il a de plus un
 25 cœur ingrat & méchant, comme
 25 Rousseau l'a fait voir à votre égard,
 25 il sera détesté par moi comme par
 25 tous les honnêtes gens, &c."

H. W.

Je viens de donner une relation,

aussi concise qu'il m'a été possible, de cette étrange affaire, qui, à ce qu'on m'a dit, a excité l'attention du public & qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les personnes, à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établissent l'authenticité des faits, ont pensé diversément, tant sur l'usage que je devois en faire que sur les sentimens actuels de M. Rousseau & sur l'état de son ame. Quelques-uns prétendent qu'il est absolument de mauvaise foi dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes torts : ils croient que tous ses procédés sont dictés par cet orgueil extrême qui forme la base de son caractère & qui le porte à chercher l'occasion de refuser, avec éclat, un bienfait du Roi d'Angleterre, & en même tems de se débarrasser de l'intolérable fardeau de la reconnoissance

en sacrifiant à cela l'honneur, la vérité, l'amitié, & même son propre intérêt. Ils apportent, pour preuve de leur opinion, l'absurdité même de la première supposition sur laquelle M. Rousseau fonde son ressentiment; je veux dire, la supposition que c'est moi qui ai fait imprimer la plaisanterie de M. Walpole, quoique M. Rousseau sache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout, à Londres comme à Paris. Comme cette supposition est, d'un côté, contraire au sens commun, & de l'autre n'est pas soutenue par la plus légère probabilité, ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité, dans l'esprit même de M. Rousseau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions & des mensonges que M. Rousseau emploie pour justifier sa colère, mensonges qui concernent des faits sur lesquels il lui est impossible de se tromper. Ils

appoient aussi sa gaité & son contentement réel à cette profonde mélancolie dont il feint d'être acablé. Il seroit superflu d'ajouter que la manière de raisonner qui règne dans toutes ses accusations est trop absurde pour opérer dans l'esprit de qui que ce soit une conviction sincère.

Queique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considérable, il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant, & c'est le cas de ce prétendu philosophe. Un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres princes, auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence, & regardent M. Rousseau

comme un objet de pitié plutôt que
 de colere. Ils supposent bien aussi,
 que l'orgueil & l'ingratitude sont la
 base de son caractere ; mais en même
 tems ils sont disposés à croire que
 son esprit, toujours inquiet & flot-
 tant, se laisse entraîner au courant
 de son humeur & de ses passions.
 L'absurdité de ce qu'il avance n'est
 pas selon eux, une preuve qu'il soit
 de mauvaise foi. Il se regarde com-
 me le seul être important de l'Uni-
 vers, & croit bonnement que tout
 le genre humain conspire contre lui.
 Son plus grand bienfaiteur, étant
 celui qui incommode le plus son or-
 gucil, devient le principal objet de
 son animosité. Il est vrai qu'il emploie,
 pour soutenir ses bizarreries, des
 fictions & des mensonges : mais c'est
 une ressource si commune dans ces
 têtes foibles qui flottent continuelle-
 ment entre la raison & la folie, que
 personne ne doit s'en étonner.
 J'avoue que je penche beaucoup vers

sa dernière opinion , quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie, M. Rousseau en joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison. Même dans les étranges lettres qu'il m'a écrites, on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie.

M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les mémoires de sa vie, & qu'il y rendroit justice à lui-même, à ses amis & à ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il achève cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis ; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ses mémoires paroissent après sa mort, personne ne pourra justifier

comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils supposent bien aussi, que l'orgueil & l'ingratitude sont la base de son caractère; mais en même tems ils sont disposés à croire que son esprit, toujours inquiet & flottant, se laisse entraîner au courant de son humeur & de ses passions. L'absurdité de ce qu'il avance n'est pas selon eux, une preuve qu'il soit de mauvaise foi. Il se regarde comme le seul être important de l'Univers, & croit bonnement que tout le genre humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur, étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai qu'il emploie, pour soutenir ses bizarreries, des fictions & des mensonges: mais c'est une ressource si commune dans ces têtes foibles qui flottent continuellement entre la raison & la folie, que personne ne doit s'en étonner. J'avoue que je penche beaucoup vers

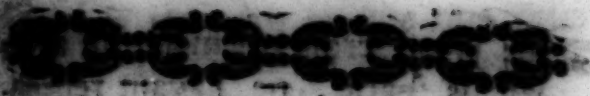
de dernière opinion , quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie, M. Rousseau en joui plus entièrement qu'aujourd'hui de toute sa raison. Même dans les étranges lettres qu'il m'a écrites, on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie.

M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les mémoires de sa vie, & qu'il y rendroit justice à lui même, à ses amis & à ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il achève cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis ; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ses mémoires paroissent après ma mort, personne ne pourra justifier

ma mémoire en faisant connoître la
vérité : elle sont publiés après la
mort de l'auteur, ma justification
perdra, par cela même, une grande
partie de son authenticité. Cette ré-
flexion m'a engagé à recueillir tou-
tes les circonstances de cette avan-
ture, à en faire un précis que je des-
tine à mes amis & dont je pourrai
faire dans la suite l'usage qu'eux &
moi nous jugerons convenable; mais
j'aime tellement la paix qu'il n'y a
que la nécessité ou les plus fortes
raisons qui puissent me déterminer à
exposer cette querelle aux yeux du
public.

*Pardidi beneficium. Numquid qua
consecravimus perdidisse nos dicimus?
Inter consecrata beneficium est; etiam
male respondit, bene collocatum. Non
est ille qualem speravimus; finis nos
quales fuimus, ei dissimiles.*

Sanca de Beneficiis, lib. VII. cap. 29.



DÉCLARATION

ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT
AUX ÉDITEURS.

J'AI appris par M. Hume avec la plus grande surprise, que M. Rousseau m'accuse d'être l'auteur d'une lettre ironique qui lui a été adressée dans les papiers publics, sous le nom du Roi de Prusse. Tout le monde fait, à Paris & à Londres, que cette lettre est de M. Walpole, qui même ne la défavoue pas. Il convient seulement d'avoir été aidé, pour le style, par une personne qu'il ne nomme point, & qui devrait peut-être se nommer. Pour moi, sur qui les soupçons du Public ne sont jamais tombés à cet égard, je ne connois nullement M. Walpo-

25 le: je ne crois pas même lui avoir
 26 jamais parlé, ne l'ayant rencon-
 27 tré qu'une fois dans une maison
 28 particuliere. Non seulement je n'ai
 29 pas la plus légère part, ni directe
 30 ni indirecte, à la lettre dont il
 31 s'agit, mais je puis citer plus de
 32 oent personnes, amies & enne-
 33 mies de M. Rousseau, qui m'ont
 34 entendu la désapprouver beaucoup,
 35 par la raison qu'il ne faut point
 36 se moquer des malheureux, sur-
 37 tout quand ils ne nous ont point
 38 fait de mal. D'ailleurs, mon re-
 39 spect pour le Roi de Prusse, &
 40 la reconnoissance que je lui dois,
 41 pouvoient, ce me semble, faire
 42 supposer à M. Rousseau, que je
 43 n'aurois pas voulu abuser du nom
 44 de ce Prince, même pour une plai-
 45 santerie.
 46 J'ajoute que je n'ai jamais été
 47 l'ennemi de M. Rousseau, ni
 48 déclaré ni même secret, comme il
 49 le prétend; & je défie qu'on ap-

25 port
 26 jama
 27 que
 28 ver
 29 gnag
 30 j'ai
 31 a dé
 32 Q
 33 danc
 34 très-
 35 men
 36 six n
 37 sion
 38 seau
 39 il j
 40 grat
 41 Je
 42 à m
 43 situa
 44 plain
 45 si p
 46 celle

„ porte la moindre preuve que j'aie
 „ jamais cherché à lui nuire en quoi
 „ que ce puisse être. Je pourrois prou-
 „ ver au contraire , par les témoi-
 „ gnages les plus respectables, que
 „ j'ai cherché à l'obliger en ce qui
 „ a dépendu de moi.

„ Quant à ma prétendue *correspon-*
 „ *dance secrete* avec M. Hume , il est
 „ très-certain que nous n'avons com-
 „ mencé à nous écrire que cinq à
 „ six mois après son départ , à l'occa-
 „ sion de la querelle que M. Rouf-
 „ seau lui a suscitée , & dans laquelle
 „ il juge à propos de me mêler si
 „ gratuitement.

„ Je crois devoir cette déclaration
 „ à moi même , à la vérité , & à la
 „ situation de M. Rousseau : je le
 „ plains bien sincèrement de croire
 „ si peu à la vertu , & sur-tout à
 „ celle de M. Hume. ”

D'ALEMBERT.

F I N

This is a very old and
 valuable manuscript. It
 contains a great deal of
 information about the
 history of the country.
 The text is written in
 a very old script, and
 is very difficult to read.
 It is a very important
 document, and should be
 preserved for future
 generations.

SECRET

72 73 74

LE

On
pr
en
de

Quid
E

LE RAPPORTEUR DE BONNE-FOI,

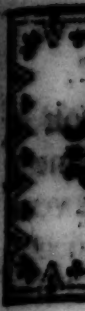
*Ou Examen sans partialité & sans
prétention du différend survenu
entre M. HUME & M. ROUSSEAU
de Genève.*

*Quid verum atque decens curo & rogo ,
& omnis in hoc sum.*

Horat lib. I. Ep. I.

LE RAPPORT

DE BONNET



LE

DE

Qui ex

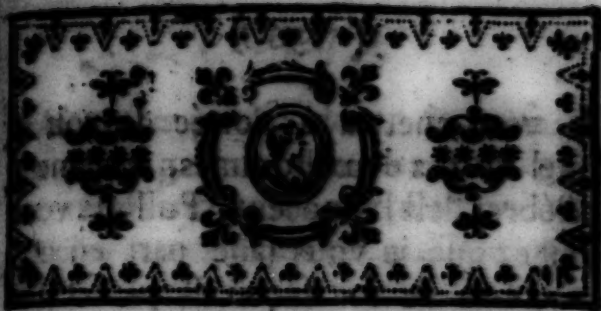
pré

tre

de

C'E

que j'a
la petit
instrui
vée en



LE RAPPORTEUR DE BONNE - FOI ;

*Qui examine sans partialité, & sans
préhension du différend survenu en-
tre M. HUME & M. ROUSSEAU
de Genève.*

C'Est avec autant de plaisir que
d'empressement, Monsieur,
que j'ai l'honneur de vous adresser
la petite brochure ci jointe, elle vous
instruira de la querelle qui s'est éle-
vée entre M. Hume & M. Rousseau,

& vous mettra à portée de voir lequel de ces deux hommes, également célèbres, est l'innocent. Puisque vous exigez que je vous fasse part en même tems de ma façon de penser sur cette affaire ; je vous satisferai avec d'autant moins de répugnance que je n'aurai à combattre ni l'opinion du public qui est encore ignorée, ni aucun sentiment qui puisse m'inspirer une prévention obligeante.

Les deux fameux adversaires qui entrent aujourd'hui en lice, sont trop connus pour que j'aie besoin de vous donner des détails sur leurs personnes. Tous les deux écrivains éloquens, avec des vues aussi élevées que leurs connoissances sont profondes, ils sont doués d'un genie transcendant qui pénètre le cœur en parlant agréablement à l'esprit, & qu'ils semblent l'un & l'autre avoir consacré à étendre l'empire de la raison, par deux voyes à la vérité fort op-

posées. Le public doit, je pense, à ces deux grands hommes une égale reconnaissance. Mais ce n'est qu'avec le plus amer déplaisir qu'il les voit tourner contre eux-mêmes, les armes formidables dont ils se sont servi avec tant de succès pour combattre le fanatisme & pour dissiper les ténèbres de la superstition. Que de fots compilateurs ou des insectes du parnasse, tels que M. Puisieux, M. Delaporte, M. Moline, M. Poinfinet, M. Blin, M. du Rozoy, M. Maton le Lionnois, & une fourmilière d'autres consomment leurs forces & leurs petits talens à de vaines querelles & à des disputes engendrées par la jalousie ou par l'amour propre; le public ne descend à ces petits disputeurs que pour leur jeter un regard dédaigneux & un ris moqueur qui le vengent des momens qu'ils lui arrachent; mais que les aigles de la littérature, qu'un Rouf-

Leau, qu'un d'Alembert, qu'un Hume, qu'un Voltaire, hommes si supérieurs par les lumières & par les talens perdent à s'accuser & à se justifier un tems qui seroit bien mieux employé à éclairer leurs contemporains & à instruire la postérité, ce spectacle arrache des larmes aux véritables amis des lettres, & le triomphe d'un des deux partis leur paraît encore la honte des vainqueurs & le scandale de la philosophie.

... Tantæ ne animis celestibus iræ

Pour prevenir de nouvelles questions de votre part, Monsieur, voici tout ce que je fais sur les deux parties dont la contestation attire aujourd'hui l'attention de l'Europe littéraire.

Je n'ai jamais eu l'honneur de voir M. Hume, mais j'en ai toujours entendu parler, dans les termes les

plus
de la
ses o
par l
delet
Présid
suffra
mirat
A
Pavan
& je
sic q
incon
avec
idée
l'exce
puisé
la n
Emile
(a)
le den
long-t
mon c
Janvie

plus propres à inspirer de l'estime & de la vénération pour sa personne. Ses ouvrages , connus en France par la fidèle traduction de Madame Helot aujourd'hui femme de M. le Président de M * * * ont mérité les suffrages des connoisseurs , & l'admiration générale.

A l'égard de M. Rousseau , j'ai eu l'avantage de le voir une seule fois (a), & je conviens que l'accueil qu'il me fit quoique je lui fusse absolument inconnu , la conversation que j'eus avec lui me donnerent la plus haute idée de la bonté de son cœur & de l'excellence de son caractère. J'ai puissè encore cette même idée dans sa nouvelle Heloise & dans son Emile.

(a) Cette époque m'est si agréable qu'elle demeurera fixée dans ma mémoire aussi long-tems que mon ame le sera dans mon corps. C'étoit à Montmorency le 8 Janvier 1762.

Si toute fois le hazard faisoit tomber cette lettre entre vos mains, illustre Genèveois ! n' imaginez pas que la reconnoissance m'aveugle en ce moment-ci, au point de me faire déguiser ma façon de penser, & que la vanité m'ait rendu votre apologiste. Je sens trop combien il y auroit de témérité à se charger d'une tâche que personne n'est plus capable de remplir que vous même ; mon intention est aussi pure que mon stile est foible. J'espère que vous ferez grace au dernier en faveur du sentiment qui m'a fait prendre la plume.

Pardonnez moi, Monsieur, cette apostrophe ; je la crois nécessaire pour aller au devant des reproches qu'on me pourroit faire de ce que j'ose parler sur ce grand procès ; ou puis, que c'est votre amitié qui m'a forcé d'écrire, c'est à elle aussi de me consoler des mauvais succès que peut

avoir ma déference. Au reste vous savez, que lorsqu'il est question de vous plaire, mon inclination ne voit que des roses dans les entreprises les plus épineuses.

Detestant également le fiel de la satire & l'indulgence de la partialité, j'essayerai de vous développer à travers ces deux écueils les différentes sensations que j'ai éprouvées en lisant toutes les pieces de cet important démêlé. Si mon jugement vous paroît erronné, ne l'imputez qu'à mes sens, & plaignez la fausseté de mes perceptions, car je n'ai rien négligé pour m'éclairer. Les bruits publics m'avoient d'abord fait flotter dans l'incertitude de savoir de quel côté étoit la raison : une première lecture m'a montré M. Rousseau singulier, mais innocent ; à la seconde je l'ai vu toujours plein de candeur, de droiture & de sensibilité ; la troisième lecture enfin a confirmé ce jugement ; & j'ai ressenti le plus vif

troufflement de joye en apercevant à la fois sa pleine justification & l'évidence des torts de son adversaire, peut être ce sentiment, que je ne crois pas devoir dissimuler n'a-t-il pas été un petit motif pour m'enhardir dans cet examen. J'y ajouteraie le détail de quelques circonstances peu favorables à la cause de M. Hume. Elles sont parvenues à ma connoissance par des personnes qui ont été en liaison avec lui pendant son séjour à Paris; sans garantir la vérité des choses, parce que dans ce qui intéresse autrui, on ne doit ni croire ni certifier que ce qu'on a vu ou entendu soi-même. Je dois cependant assurer que les personnes sont aussi honnêtes que véridiques.

Nitor in adversum; nec me qui cetera vincit

Impetus, & rapido contrarius evhor ubi

Je vous avouerai d'abord de bonne foi que quand je vois M. Hume publier une brochure pour se plaindre tandis que M. Rousseau n'a répandu ses plaintes que dans le secret de l'amitié, je suis vivement tenté de croire que M. Hume a tort. L'innocence à des droits si forts sur tous les esprits; son langage perce si fortement jusqu'aux cœurs honnêtes qu'elle ne persuade jamais mieux, qu'alors qu'elle se tait. Il y a d'ailleurs, tant de philosophie à souffrir la calomnie, & tant de méchanceté à se venger d'une accusation particulière par des accusations publiques, qu'un grand cœur ne peut seulement pas balancer entre ces deux partis.

M. Hume a-t-il prétendu éblouir, en imprimant, avec les petites restrictions d'usage, les lettres de M. Rousseau qui le comblent d'éloges, & celles qui le chargent de reproches: *sperare nihil agit*. Je doute qu'il ait

pleinement réussi, tout cet étalage de simplicité, de modération, & de candeur, prouve au jugement de plus d'une personne sensée que M. Hume n'a pas moins de vanité que de bienfaisance; qu'il ne croye pas autoriser cette conduite en criant que son silence eût compromis son honneur, & fait triompher son adversaire. Il est aisé de répondre à cette objection spécieuse, qui est le lieu commun usité par tous ceux qu'un amour propre blessé porte aux querelles. Ou M. Hume est innocent, ou il est coupable. S'il est innocent, il ne falloit pas porter les premiers coups à un adversaire qui ne pouvoit que calomnier, le mépris l'eût forcé au silence; il ne falloit pas crier au monstre, à l'ingrat sur M. Rousseau, dans un pays où l'on ne connoissoit que sa reconnaissance, ou du moins il falloit à ces cris de fureur joindre d'abord la raison qui

se faisoit pousser (2). Que penser de cette réticence adroite, sinon qu'elle est placée pour ménager à l'Orateur les moyens de présenter sa cause sous un jour favorable, & le temps d'y déployer les ressources d'une manœuvre combinée, dont l'innocence n'a pas besoin.

Si M. Hume est coupable envers M. Rousseau, c'est le comble de la mal-adresse que de se défendre avant d'être accusé; c'est présenter l'antidote avant le poison, & c'est annoncer qu'on a raison de craindre la malignité de ce poison.

La gloire d'être utile à un homme.

(2) M. Hume à d'abord écrit en Avril, en May, à M. d'H *** à Paris, Rousseau est un monstre, un scélérat, avec quelques autres qualifications du même goût: je n'ai pas le temps de vous en écrire d'avantage. . . . & on a répandu aussi-tôt partout que M. Rousseau étoit un homme abominable, sans dire pourquoi.

celebré par ses talens autant que par ses malheurs , a séduit d'abord le philosophe Anglois ; peut-être même sa grande ame ne s'est-elle portée à cette action généreuse que par un pur mouvement d'humanité , & d'amour pour les lettres ; mais il est difficile de ne pas s'appercevoir qu'il ne se soit glissé dans ses démarches un peu de vanité ou même d'envie , du beaucoup d'imprudence & d'indiscrétion. On connoît à M. Hume un esprit trop profond & trop réfléchi pour qu'on le taxe d'être imprudent ou indiscret ; mais il est démontré par l'expérience que rien ne s'allie mieux que l'orgueil & les grands talens , que la jalousie & un mérite éminent. *Cum magnis virtutibus adfers grande supercilium.*

Offrir des secours à un illustre malheureux sans le connoître autrement que par son mérite ; lui procurer un asyle plein d'agrémens ; voi-

Il qui est digne sans doute d'une belle ame, & qui honore infiniment le cœur dans lequel est née cette généreuse résolution ; mais publier qu'on a fait obtenir à cet infortuné un passeport de la Cour de France, quand toute la France fait qu'il l'a voit obtenu lui-même par le crédit de ses amis ; avoir la fantaisie de faire peindre en grand, sans le consulter, cet homme qu'on oblige, lorsqu'on ne devoit attendre son portrait que de sa reconnoissance ; faire accorder une pension par le Roi d'Angleterre à un étranger qu'on présente comme un mendiant réfugié, & qui ne veut point accepter de pension sans s'être consulté ; ce sont là des petites particularités dont la source ne se trouvera sûrement pas dans une amitié modeste qui préfère la satisfaction de son ami à la gloire de passer pour bienfaisante. Et ces petites particularités paroissent être

les conseils où la philosophie de M. Hume est venue se briser avec échec.

Qu'on taxe, tant qu'on voudra, M. Rousseau d'une sensibilité qui tient de l'extravagance ; il n'en faut pas moins convenir que la générosité de M. Hume est trop fastueuse, qu'elle ne ménage pas assez une ame orgueilleuse qui est aigrie par l'infortune, & par là toujours disposée à repousser des dons dans lesquels, il se decouvre plus d'ostentation que de cordialité.

J'ai beau chercher à me convaincre du désintéressement de M. Hume dans les lettres dont il prétend se faire un bouclier ; je trouve qu'il est contre la nature, à moins qu'il ne soit prouvé que M. Rousseau s'est sauvé des petites maisons, que ce Genevois d'abord si confiant, si sensible aux bienfaits de son ami, le
4 Decembre 1765, le 22 & 29

Mars de cette année (3) , change ensuite tout à coup de langage ; & qu'après s'être épuisé en remerciement avec cette énergie qui ne peut être que l'effusion d'un cœur pénétré , il se répande en plaintes & en reproches , sans le moindre sujet , sur de légers soupçons contre son ami , contre son bienfaiteur ; non ce changement n'est ni probable , ni prouvé. Suivons M. Rousseau dans les témoignages de son mécontentement. Sa voix est d'abord celle d'une amitié soupçonneuse qui a des doutes , qui cherche à les éclaircir & qui se voit certain qu'ils sont fondés par le refus qu'on lui fait d'une explication. Il jette alors les cris d'un homme désespéré d'être la victime de sa confiance , d'un homme convaincu que son patron toujours réservé ne le poursuit avec des bien-

(3) Voyez les lettres de ces dates dans la justification de M. Hume.

faits que pour afficher sa propre libéralité & pour en rendre l'objet plus méprisable par des refus auxquels il fait l'obliger secrètement.

Ne trouverez vous pas comme moi, Monsieur, que la longue lettre de M. Rousseau a été écrite d'après cette persuasion ; & cette persuasion n'entre-t-elle pas naturellement dans l'esprit de quiconque connoît les artifices de l'orgueil, & les détours d'une jalousie ingénieuse ?

Lorsque M. Rousseau remarque que tous les papiers publics d'Angleterre, qui, avant qu'il y fût passé, étoient remplis de ses éloges & de cris contre ses persécuteurs, deviennent tout à coup les hérauts d'un millier d'inepties grossières, & de mensonges outrageans, après qu'il y est arrivé sous l'égide de M. Hume, dont le crédit & la considération auroient dû le mettre à l'abri de toute injure, s'il eût pu en mériter ; lorsqu'il

le plaint que par une fatalité Gagnere tous les amis, toutes les connoissances de son patron, changent tout à coup à son égard, & ne lui témoignent bientôt plus que de la froideur & des duretés, quoique d'abord ils lui eussent fait de grandes honnêtetés, & qu'ils lui eussent marqué beaucoup d'estime & de soins officieux; lorsque cet infortuné Genevois raconte la façon revoltante dont M. Hume l'excuse auprès de M. Ponneck, à qui il déclare obligamment, que M. Rousseau a mieux aimé aller à la comédie avec Mad. Garrick, que de visiter le musæum, & prévenir la visite qu'il lui rend; il me semble voir un blessé qui montre, qui fait toucher au doigt ses blessures, qui en indique la profondeur; à moins d'être aveugle & insensible on ne peut se refuser à le plaindre & à detester l'ennemi qui les lui a faites.

L'endroit de la même lettre, où il

est question de faits qui suivant M. Rousseau, ne sont scus d'aucun mortel que de M. Hume qui les a divulgués, ne m'a pas moins frappé que le trait de lumiere que je viens de vous mettre sous les yeux, & j'en ai vainement cherché la refutation dans la replique de M. Hume. Cet écrivain s'est contenté simplement d'affirmer dans une note, que ni lui ni toutes les personnes qu'il a consultées n'ont aucune connoissance de la piece dont M. Rousseau se plaint. Vous avouerez que rien n'est plus aisé & plus simple qu'une pareille dénégation ; mais est-elle convaincante ? justifie-t-elle absolument M. Hume ? C'est ce dont vous ne conviendrez pas plus que moi.

Que penserez vous encore de ces cinq mots que M. Rousseau doit avoir entendu prononcer avec véhémence à M. Hume qui révoit : *Je tiens Jean Jacques Rousseau.* Si le fait est

est, on ne peut disconvenir que ces cinq mots ne fussent pour légitimer tous les reproches de M. Rousseau & pour confirmer tous les torts de M. Hume. La note de ce dernier qui se défend d'avoir fait un tel rêve, a plus l'air d'une gentillesse enjouée que d'une apologie sérieuse, & vous la trouverez sans doute plus comique que persuasive; il est sûr qu'on ne rêve la nuit qu'à ce qui a occupé fortement pendant le jour : & si l'expérience ne démontreroit pas cette vérité plus sûrement que des opinions, on feroit voir que tous les philosophes ont expliqué les rêves de la nuit par les idées, auxquelles on s'est longtemps arrêté pendant le jour (4).

(4) *Quo quisque serè studio devinctus
aethare :*

*Aut quibus in rebus multum sumus
ante morati :*

Il n'est point d'ame sensible qui ne soit pénétrée d'attendrissement, & émue de la plus vive compassion sur l'état de M. Rousseau lorsqu'il commente ces mots : *Je tiens J. J. Rousseau*. Souffrez que je vous mette sous les yeux ce morceau si touchant (5). *Dolor ipse dissertum fecit...*

„ Ces mots dont le ton rétentit
„ sur mon cœur comme s'ils venoient
„ d'être prononcés, les longs & fu-

*Atque in qua ratione fuit contenta
magis mens ;*

In somnis eadem plerumque videntur obire.

Lucr. Lib. IV.

Qua in vita usurpant homines , cogitant , curant , vident , quaque agunt vigilantes , agitantque , ea cuique in somno accidunt.

Cit. de Divinit.

(5) Page 105. de l'Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau.

„ nestes regards tant de fois lancés
 „ sur moi , les petits coups sur le
 „ dos avec des mots de *mon cher*
 „ *Monsieur* en reponse au soupçon
 „ d'être un traître ; tout cela m'affecte
 „ à un tel point après le reste ,
 „ que ces souvenirs , fussent-ils les
 „ seuls , fermeroient tout retour à
 „ la confiance , & il n'y a pas une
 „ nuit où ces mots : *je tiens J. J.*
 „ *Rousseau* ne sonnent encore comme
 „ si je les entendois de nouveau.
 „ Oui, M. Hume , vous me tenez ;
 „ je le fais , mais seulement par des
 „ choses qui me sont extérieures ;
 „ vous me tenez par l'opinion , par
 „ les jugemens des hommes ; vous
 „ me tenez par ma réputation , par
 „ ma sûreté peut-être , tous les pré-
 „ jugés sont pour vous ; il vous est
 „ aisé de me faire passer pour un
 „ monstre comme vous avez com-
 „ mencé , & je vois déjà l'exultation
 „ barbare de mes implacables enne-
 „ mis. Le public en général ne me

fera pas plus de grace. Sans autre
 examen il est toujours pour les ser-
 vices rendus par ce que chacun
 est bien aise d'inviter à lui en
 rendre en montrant qu'il fait les
 sentir. Je prévois aisément la
 suite de tout cela, sur-tout dans
 le pays ou vous m'avez conduit,
 & où, sans amis, étranger à tout
 le monde je suis presque à votre
 merci, les gens sensés compren-
 dront cependant que loin que j'ai
 pu chercher cette affaire, elle étoit
 tout ce qui pouvoit m'arriver de
 plus terrible dans la position où
 je suis, ils sentiront qu'il n'y a que
 ma haine invincible pour toute
 fausseté, & l'impossibilité de mar-
 quer de l'estime à celui pour qui
 je l'ai perdue, qui ayent pu m'em-
 pêcher de dissimuler, quand tant
 d'intérêts m'en faisoient une loi;
 mais les gens sensés sont en petit
 nom.

nombre, & ce ne sont pas eux
qui font du bruit.

« Oxi, M. Hume, vous me te-
« nez par tous les liens de cette vie;
« mais vous ne me tenez ni par ma
« vertu, ni par mon courage, indé-
« pendant de vous & des hommes,
« & qui me restera tout entier mal-
« gré vous; ne pensez pas m'effrayer
« par la crainte du sort qui m'at-
« tend. Je connois les jugemens des
« hommes, je suis accoutumé à leur
« injustice, & j'ai appris à les peu
« redouter. Si votre parti est pris
« comme j'ai tout lieu de le croire,
« soyez sûr que le mien ne l'est pas
« moins. Mon corps est affoibli,
« mais jamais mon ame ne fut plus
« ferme, les hommes feront & di-
« ront ce qu'ils voudront, peu
« m'importe; ce qui m'importe est
« d'achever comme j'ai commencé,
« d'être droit & vrai jusqu'à la fin,
« quoiqu'il arrive, & de n'avoir pas

27 plus à me reprocher une lâcheté
 28 dans mes miseres qu'une insolence
 29 dans ma prospérité. Quelque op-
 30 probre qui m'attende & quelque
 31 malheur qui me menace, je suis
 32 prêt. Quoique à plaindre, je le se-
 33 rai moins que vous, & je vous
 34 laisse pour toute vengeance le tou-
 35 ment de respecter malgré vous
 36 l'infortuné que vous accablez.
 37 En achevant cette lettre je suis
 38 surpris de la force que j'ai eue de
 39 l'écrire; si l'on mourroit de douleur
 40 j'en serois mort à chaque ligne.
 41 Tout est également incompréhen-
 42 sible dans ce qui se passe. Une con-
 43 dition pareille à la vôtre n'est pas
 44 dans la nature, elle est contradic-
 45 toire & cependant elle m'est dé-
 46 montrée. Abyme des deux côtés
 47 je peris dans l'un ou l'autre. Je
 48 suis le plus malheureux des hom-
 49 mains si vous êtes coupable; j'en
 50 suis le plus vil si vous êtes innocent.

Vous me faites desirer d'être cet
 objet méprisable. Oui l'état où je
 me verrois prosterné , foulé sous
 vos pieds , criant miséricorde
 faisant tout pour l'obtenir , pu-
 bliant à haute voix mon indignité,
 & rendant à vos vertus le plus
 éclatant hommage , seroit pour
 mon cœur un état d'épanouisse-
 ment & de joye, après l'état d'é-
 touffement & de mort où vous
 l'avez mis. Il ne me reste qu'un
 mot à vous dire. Si vous êtes
 coupable ne m'écrivez plus , cela
 seroit inutile , & sûrement vous
 ne me tromperez pas. Si vous
 êtes innocent, daignez vous justi-
 fier. Je connois mon devoir , je
 l'aime & l'aimerai toujours, quel-
 que rude qu'il puisse être; il n'y
 a point d'abjection dont un cœur
 qui n'est pas né pour elle , ne
 puisse revenir. Encore un coup,
 si vous êtes innocent daignez vous

„ justifier : si vous ne l'êtes pas ,
 „ adieu pour jamais. ”

Si pour le malheur de l'humanité, l'homme qui tient ce langage est un fourbe , pleurons , Monsieur , pleurons sur la perversité du cœur humain , rien n'est plus dangereux , plus méprisable qu'un protégé qui varie & se pervertit , au gré de son caprice & de ses vices. Qu'on ne nous vante plus la condition des hommes avec leur sublime faculté de raisonner & de parler ; cette condition est mille fois au-dessous de celle des bêtes ; l'instinct du mensonge montre à celle-ci l'ennemi qu'elle ont à craindre. Le Tigre féroce ne peut emprunter la douce voix de la biche timide. Mais parmi nous , combien de fois n'a-t-on pas vu cet extérieur caressant , cette politesse oppressée , dont se glorifient si fort les Européens , servir de voile à l'hypocrisie pour approcher une victime

innocente & pour choisir l'endroit où il frappera le coup qui doit l'immoler. *Fallit enim vitium virtutis, umbra.*

Faut-il donc fuir tous les hommes, me direz-vous, parce qu'il s'en trouve de traitres & de perfides? faudra-t-il faire divorce avec la société, parce que la société, qui est la nature morale, a ses monstres comme la nature physique? non, Monsieur, le remède seroit pire que le mal. Ce seroit se livrer à la mort faute de savoir choisir un médecin; tout ce qui est l'ouvrage des hommes porte le sceau de leur foiblesse & de leur imperfection; ce sont eux qui ont créé la société, la morale, la politique, &c. Ne cherchons donc, dans leurs établissemens, rien qui soit absolument bon, rien qui soit parfait, puis qu'il n'y a rien d'universellement reçu que ce que la nature, ou la raison grave dans tous les cœurs. Ne nous alio,

nous pas cependant de l'humanité
 en exagérant le tableau de ses misè-
 res ; puisque nous sommes des hom-
 mes , vivons avec nos semblables ,
 mais soyons en garde contre ces ten-
 dres caresses , contre ces douces flat-
 teries qui ne font à leur place qu'au-
 près de ce sexe aimable vers lequel
 nous porte la nature , & à qui cette
 sage mere n'inspire qu'une résistance
 nécessaire pour mieux nous conduire
 à ses fins. Desions - nous fur - tout
 de ces gens empressés & affectueux
 qui pour me servir de l'expression
 vulgaire , portent leur cœur sur leurs
 lèvres , & semblent l'offrir à quicon-
 que les aborde ; ils n'ont réellement
 point de cœur dès qu'il est déplacé , &
 cette noble partie de l'homme qui est
 le germe de toutes les vertus , leur
 manque absolument. Consolons-nous,
 Monsieur , avec l'idée qu'il est des
 hommes exempts de la contagion de
 cette politesse fade & excessive , mal-

que t
 tirad
 les n
 géné
 téréfi
 secou
 moir
 tion
 tustai
 les
 trou
 est f
 reusi
 gine
 dégu
 ture
 fille
 de
 auff
 Si q
 rail
 re,
 est
 son

que toujours séduisant pour la multitude, & toujours fatal à la candeur. Ils n'en sont ni moins bons ni moins généreux, mais ils sont plus désintéressés; ils tendent la main pour secourir, jamais pour obliger, encore moins pour acquérir de la réputation; quand leur conscience est satisfaite, qu'ont-ils besoin d'obtenir les bruyans applaudissemens d'une troupe inconstante & aveugle qu'il est si aisé de tromper? Ces âmes heureuses ont conservé leur pureté originelle malgré la nature morale qui déguise si souvent l'ouvrage de la nature physique dont elle n'est qu'une fille indocile; aussi combien voit-on de variété dans les âmes; elle est aussi sensible que dans les visages. Si quelqu'un pouvoit être assez déraisonnable pour soutenir le contraire, j'en appellerois à l'expérience qui est le maître unique dont les leçons sont infailibles. Par exemple, peut-

on iraginer que l'ame de l'Auteur
 pervers de la Dunciade Françoise,
 ait été formé sur le modele de celle
 de l'homme respectable qui a donné
l'Esprit, ou de celle de l'estimable
Ami des hommes ? Croira-t-on que
 le sang, car c'est là que réside l'ame
 uniquement, qui coule dans les vei-
 nes du Marquis de V** & qui le
 fait s'échapper des mains des chirur-
 giens qui le guérissent pour retour-
 ner sur le champ de bataille où il
 trouve la mort, sorte de la même
 source, que le sang qui vivifie, ce
 personnage d'un rang semblable, qui
 quitte un régiment pour une maî-
 tresse ? Soupçonnera-t-on que l'ame
 de la Duchesse de V**, que ses ver-
 tus & sa modestie font respecter uni-
 versellement, soit de la même trem-
 pe que celle de cette actrice gâtée par
 le public, laquelle porte la sublime
 & ephémere grandeur de ses rôles
 jusqu'à sa toilette & chez sa mar-

chande de modes ? ce principe feroit
 fait qui élève si fort le chantre du
 Czar Pierre I. au-dessus des complai-
 sances humaines , & qui le prému-
 nit contre les appas séducteurs d'un
 asyle qui pervertit tout , est-il le prin-
 cipe qui anime ce vil ecclésiastique
 qui rampe sur les parquets de Mon-
 seigneur , dont il mandie la faveur
 & la protection ? Ce feu céleste qui
 porte deux mortels à se charger d'une
 entreprise qui paroïssoit réservée à
 quelque chose de plus que des hom-
 mes , & qui les conduit à un heu-
 reux terme malgré les serpents de
 l'envie , & malgré les torches du fa-
 natisme ; le retrouvera-t-on dans ces
 malheureux apôtres de l'ignorance
 qui s'épuisent en cris de fureur par-
 ce qu'ils n'ont jamais connu la voix
 de la raison , qui sont supprimer un
 ouvrage que tout l'univers policé
 aût dû encourager en prenant l'utile
 résolution d'en corriger les erreurs ?

Non, toutes ces ames, si leur essence intérieure est la même, ont reçu des modifications si différentes qu'elles n'ont plus rien de commun que leur formation originelle. Convenons aussi, Monsieur, que la même ame peut éprouver des vicissitudes singulieres suivant l'âge & les circonstances au point de se rendre méconnoissable à elle-même si elle pouvoit avoir la connoissance de son être; c'est sans doute ce qui a fait dire à d'anciens philosophes qu'il y avoit plusieurs ames dans le même corps. Je ne vous en citerai, Monsieur, qu'un exemple sans recourir aux prodiges de ce genre opérés par l'amour, & qui sont bien plus multipliés que ceux qu'opèrent la raison & la maturité de l'âge. Vous avez vu l'élégant historien de Charles XII, le disciple de Corneille & de Racine; l'ingénieux détracteur de l'optimisme; ce poëte qui eût pu être le premier poëte

François dans le genre des Chaulieus
 & des Lafare, Voltaire enfin, vous
 l'avez vu pour se venger d'une épi-
 gramme, s'acharner jusqu'à la cruauté
 sur le premier de nos poètes lyriques,
 & le poursuivre jusques dans les
 ombres de la nuit éternelle ; vous
 avez vu ce poète assis sur la cime
 du parnasse, en descendre pour
 combattre dans la fange un violon
 d'opéra, & pour le persécuter com-
 me un criminel dont il demande le
 sang pour purifier la bouche indis-
 crette ; vous l'avez vu cet écrivain
 infatigable répandre le poison d'une
 muse jalouse sur le maître, & le
 prince des poètes tragiques, verser
 à pleines mains le fel du sarcasme sur
 des écrivains qui n'admiraient pas
 ses ouvrages, ou qui osoient avoir
 un autre sentiment que lui sur les
 ouvrages des autres ; eh bien ! cet
 homme dont la bile s'allumoit à la
 moindre contradiction ; cet homme

si disposé à lancer les traits de la ven-
 geance, semble-t-il avoir la même
 âme, quand il court généreusement
 prendre la défense des Calas, des
 Sirven ; la chaleur qu'il met à les
 secourir seroit croire qu'il acquitte
 une ancienne dette. Considérez au-
 jourd'hui ce philosophe dans la soli-
 tude, ses passions étoient autrefois
 d'un homme, sa vie actuelle est d'un
 sage. Il se fait une affaire capitale de
 répandre des bienfaits dans ses ter-
 res ; chaque jour il en détache un
 morceau qu'il abandonne à un mal-
 heureux qui s'y bâtit un asyle, & à
 sa famille. Les travaux auxquels il
 emploie continuellement ses vassaux
 & les habitans de son canton ; tra-
 vaux inventés par une générosité
 éclairée, & non par un goût désor-
 donné aussi mobile que la feuille de
 ses forêts, chassent la misère & l'in-
 sûreté de ses terres, & y répandent
 l'aisance & l'habitude du travail avec

l'amour d'un patron si bienfaisant. Ah ! Monsieur, s'il est donné aux hommes de se rapprocher de la Divinité créatrice de toutes choses, est-il d'autre voie que celle de la bienfaisance ?

Mais où m'emporte un zèle indiscret qu'entraînent à l'envi le saint amour de la vérité, & l'agréable desir de prolonger mon entretien avec vous, Monsieur ! je craindrois d'avoir fait une satire injuste, ou composé un panégyrique mensonger, si je n'avois choisi des victimes vouées au mépris général, & si j'étois autre chose que l'écho du public.

Revenons au différent de M. Hume & de M. Rousseau. Je crois vous avoir démontré que le philosophe Anglois a donné trop d'éclat à ses bienfaits, qu'il a cédé trop facilement aux impulsions de l'amour propre, ou peut-être d'une cabale, ennemie de quiconque ne professe pas les sen-

timens, qu'il a laissé trop de liberté à un esprit dur, insensible qui ne croit point à la vertu indigente, qu'il a mis trop de hauteur dans sa conduite, trop peu de ménagement dans ses actions; enfin qu'un examen réfléchi des pièces de ce grand procès absout M. Rousseau, & montre le coupable dans M. Hume qui a manqué à la fois à la justice & à la bienveillance (a). Je ne donne cependant pas mon opinion pour un jugement définitif & je me connois trop pour méconnoître mes forces.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

M. Hume est-il aussi coupable que le croit M. Rousseau? Est-il l'Auteur de la lettre publiée sous le nom du

(a) *Justitia partes sunt non violatas
dominus, veritas non offensa. Cic.
de off.*

Roi de Prusse ? Je me garderai bien de le penser. L'a-t-il connue avant qu'elle fût publique ? y a-t-il donné son approbation ? C'est ce que je ne peux affirmer , mais je le parierois. M. Walpole qui s'avoue l'Auteur de ce sarcasme est compatriote de M. Hume ; il est son ami ; il loge sous le même toit lorsqu'il produit cette pomme de discorde ; qui pourra se persuader qu'il ne l'a pas montrée à M. Hume , & qu'ils ne se sont pas concertés , pour qu'un d'eux abaissât l'orgueil qu'ils ont voulu voir dans le mérite d'un infortuné , tandis que l'autre l'élèveroit avec fracas au-dessus de l'infortune ?

Ce qui m'attache à cette idée , Monsieur , c'est que je sais que M. Hume a toujours parlé à Paris de M. Rousseau comme d'un homme qui lui inspiroit plus de compassion que d'estime ; d'un homme qui allioit la simplicité des mœurs , au faste de

la plus superbe philosophie , d'un homme qui n'avoit qu'une réputation usurpée , *magni nominis umbra* , établie par des opinions extravagantes plutôt que par des talens extraordinaires.

Que M. Hume se rappelle encore le parallele qu'il a fait de M. Rousseau avec un autre écrivain dont l'éloquence a successivement remporté 4 à 5 palmes académiques. M. Hume , en donnant la préférence à ce dernier , s'est encore expliqué sur le compte de M. Rousseau d'une manière à persuader que son jugement n'étoit ni celui de l'amitié ni celui de la justice. M. David Hume , le public sans cesse d'admirer l'un & l'autre de ces écrivains , ne fera sûrement pas de votre avis.

Que ne puis-je , Monsieur , vous mener à la source de cette inimitié , à travers les sentiers tortueux de la jalousie , à travers les épines du schis-

ne que redoute une société, l'ennemie née de tout homme célèbre qui voudra penser & écrire d'après son propre cœur ; avec des vues & dans des principes opposés à ceux de la société dominatrice du Parnasse... Mais les effets n'en sont malheureusement que trop connus ; & cette entreprise exigeroit une prolixité qui pourroit devenir fatigante. Laissons encore pour l'honneur des lettres & par ménagement pour la philosophie, laissons la cause dans les ombres d'une nuit obscure : *Causa latet ; vis est notissima.*

Je passe, Monsieur, à l'examen de la déclaration faite par M. d'Alembert, qu'il n'est pas l'auteur de cette lettre pseudonyme si outrageante publiée sous le nom du modèle des Rois. Je ne pense pas que personne doute d'une assertion aussi positive, sur-tout étant donnée par un homme respectable à plus d'un titre. On

étois volontiers que M. d'Alambert
a désapprouvé cette lettre, par la
louable raison qu'il ne faut point se
moquer des malheureux, sur-tout
quand il ne nous ont point fait de mal ;
mais qu'il se souvienne qu'il l'a dé-
sapprouvée avant qu'elle fût connue
de beaucoup de personnes ; n'est-on
pas fondé à croire que s'il n'a eu
aucune part à l'invention, au moins
a-t-il été consulté sur le fonds & sur
la forme de la plaisanterie ?

A l'égard de M. Walpole ; non-
seulement la lettre dont il ose s'a-
vouer l'Auteur est une satyre odieu-
se ; mais celle qu'il a écrite à M. Hu-
me le 26 Juillet 1766, est le com-
ble de la malhonnêteté & de la bar-
barie. Qu'est-ce donc que ce M.
Walpole qui parle avec tant de de-
dain d'un homme de génie recom-
mandable par la pureté de ses mœurs,
& admiré de toute l'Europe ? On
n'ignore pas que l'Angleterre a eu

un grand Ministre du nom de Walpole ; mais personne n'eût sçu qu'il existoit une autre Walpole s'il ne se fût fait connoître par sa méchanceté. M. Walpole, votre stile est-il toujours le même ? Je vous conseille de ne pas écrire, où bien il faudra vous contenter des suffrages de ceux qui auront comme vous l'esprit corrosif & le cœur pervers. Au surplus les dénégations & les déclarations, les aveux, & les rétractations des gens de lettres, ne signifient rien quand la considération publique ne prête pas du poids à leurs expressions. Ils sont si habiles dans l'art des déguisemens que la vérité reste le plus souvent confondue dans une multitude de faits & de propos, d'apparences & de réalités qu'ils savent créer au gré de leur amour propre ; ne peut-on pas appliquer à la gent lettrée, ce que Juvenal dit des Grecs. *O quam... natia comeda est !*

Je ne vous ai point entretenu de la préface qui est en tête de *l'Esprit succiné*, & qu'on attribue à M. S** éditeur de la brochure & un des auteurs de la gazette de France. J'en suis d'autant plus étonné que M. Rousseau est outragé cruellement dans cette préface, & que M. S** a autant d'honnêteté & de douceur dans l'esprit que de pureté dans le cœur. C'est à son attachement pour M. Hume & pour ses partisans qu'il faut sans doute imputer cette disparate.

Je finis, Monsieur, en vous invitant à chercher vous-même la vérité dans les mémoires du procès. Si elle m'étoit échappée, ou si vous apperceviez de la légèreté dans mon jugement, daignez de grace m'en instruire pour les reformer. Je serai aussi docile que reconnoissant, & je peux vous assurer que du moins il y a une solidité immuable dans les sentimens

(177)

avec lesquels j'ai l'honneur d'être,
Monsieur, votre très-humble, &c.

T. VERAX.

*A Autueil, près Paris, le 24 Octob.
1766.*



